

---

# L'HISTOIRE DES ALMOHADES

D'APRÈS

'Abd el-Wâh'id Merrâkechi

---

(Suite. — Voir les nos 202 et 203.)

---

Elle a réuni T'asm à sa (tribu) sœur (Djadîs dans une commune destruction), et son fiel diminué s'est retourné contre 'Ad et Djorhom (1).

Elle n'a pas pardonné aux princes du Yémen, et sa protection a fait défaut aux hommes remarquables (de la race) de Mod'ar.

Elle a dispersé Saba en tous lieux ; ni soir ni matin, les membres errants de cette tribu ne se rencontrent (2).

Elle a exécuté son arrêt contre Koleyb, et Mohalhil (3) est devenu dans un lieu solitaire (4) l'objet de ses coups.

Elle n'a pas rendu la santé au prince errant (Imrou'l-K'ays) ; elle n'a pas détourné les Benoû Asad du meurtre de leur roi H'odjr (5).

---

(1) La destruction des 'Adites est bien connue ; le Koran même en parle (s. LXIX, 6) ; cf. C. de Perceval, *Essai sur l'hist. des Ar.*, t. I, p. 11. Sur les tribus sœurs de T'asm et de Djadîs, voir ib. p. 28 et 89 ; sur les Djorhom, ib. p. 33 et 218. — Je crois inutile de renouveler d'incessants renvois au commentaire d'Ibn Badroûn.

(2) Il s'agit de la rupture de la digue de Mareb, dans l'Yémen, et de l'émigration qui en fut la conséquence (C. de Perceval, I, 84 ; cf. 46).

(3) Koleyb Wâ'il et Mohalhil sont des chefs Taghlibites, connus pour la part qu'ils prirent à la funeste guerre de Basoùs et au cours de laquelle ils périrent (fin du V<sup>e</sup> siècle de J.-C.) ; voir C. de Perceval, II, 272 à 284.

(4) L'expression qui figure dans le texte est expliquée par Ibn Badroûn, p. 115.

(5) Allusion à la tunique empoisonnée que revêtit Imrou'l-K'ays, surnommé « l'Errant, » et au soulèvement des Benoû Asad contre H'odjr (C. de Perceval, II, 320 et 295 ; de Slane, *Divan d'Amrolkaïs*, p. 8).

Elle a plongé dans l'avilissement les Dhobyân et leurs frères les 'Abs, et a fait tomber les Benoû Bedr auprès du réservoir (de Habâa) (1).

Dans l'Irak', elle a employé la main du fils d'Adi pour réunir à celui-ci (dans une mort commune No'mân V), l'homme aux yeux et aux cheveux rouges (2).

Elle a fait mettre à mort Parwiz par son fils et chassé Yezdedjird à Merv, d'où il n'est pas revenu (3).

Elle a chassé Yezdedjird jusqu'en Chine, et ce prince, abandonné par les Turcs et les Khazars, est resté avec ses seuls soldats persans (4).

Ni les épées de Roustem, ni les lances du chambellan royal n'ont pu le protéger contre Sa'd dans une journée aux décevantes illusions (5).

Lors de la journée du puits, les gens de Bedr disparurent, et le puits porta à l'enfer ceux qu'il contenait (6).

(1) Il s'agit de la guerre de Dâh'is entre les 'Abs et les Dhobyân et d'un épisode de cette guerre où périrent des fils de Bedr (C. de Perceval, II, 424 et 456).

(2) No'mân V, devenu roi de Hira grâce à son précepteur 'Adi b. Zeyd, fit plus tard étouffer celui à qui il devait le trône. Zeyd b. 'Adi sut venger la mort de son père en excitant contre No'mân la colère du roi de Perse, Kesra Parwiz (C. de Perceval, II, 135, 150, 161).

(3) Ce vers ne figure pas dans Ibn Badroûn. Kesra Parwiz, célèbre par son luxe et ses richesses, déchira la lettre que lui envoya Mahomet pour l'engager à se convertir, et fut mis à mort par l'ordre de son fils Chîroûyeh. Yezdedjird III b. Chehryâr, dernier roi de Perse, s'enfuit après la défaite que lui infligèrent les musulmans à Nehâvend (14 hég.), et arriva jusqu'à Merv, où il fut livré aux vainqueurs par le meunier chez qui il s'était réfugié (Malcolm, *Hist. de la Perse*, I, 236 et 262).

(4) Ce vers est vraisemblablement une rédaction différente de celui qui précède. Ibn Badroûn (p. 141) explique dans quelles circonstances Yezdedjird, battu et poursuivi, fut abandonné par ses alliés.

(5) Les troupes de Yezdedjird étaient, à la bataille de K'âdjsiyya, commandées par Roustem et par le chambellan Kherzâd (? voir Ibn Badroûn, p. 142). Sa'd ben Aboû Wak'k'âç était le général musulman. Sur l'expression *ابنة الغير*, voir Harîri, p. 346; Freytag, s. v. *سُقْر*.

(6) Je crois que ce vers (qui manque dans Ibn Badroûn) fait allusion au combat livré à Bedr par le Prophète, et à la suite duquel vingt-quatre cadavres des infidèles furent précipités dans le puits auprès duquel on s'était battu (Aboû l-Fédâ, *Vie de Mohammed*, éd. Desvergers, p. 41; C. de Perceval, III, 66).

Elle s'est servie d'épées pour taillader Dja'far et a extrait de sa tanière H'amza, l'homme généreux par excellence (1).

Elle a hissé Khobeyb sur une hauteur; elle a fait mordre la poussière à T'alh'a le libéral (2).

Elle a teint de sang les cheveux blancs d'Othmân, s'est avancée vers Zobeyr et n'a pas eu honte de s'en prendre à 'Omar (3).

[P. 56]. Elle n'a pas cultivé l'amitié d'Abou' l-Yak'z'an et ne lui a donné à boire que du lait coupé dans une petite tasse (4).

Elle a livré Abou' H'asan ('Ali) au poignard du plus réprouvé des hommes, et donné à la main de Chamir tout pouvoir sur H'oseyn (5).

Que n'a-t-elle, de même qu'elle a accepté Khâridja comme rançon d'Amr, accepté comme rançon d'Ali toute autre créature à son gré! (6).

Sur (Mo'âwiya), fils de Hind, et sur H'asan, fils d('Ali) l'élus, elle a fait tomber un malheur qui trouble les cœurs et les intelligences,

Car les uns disent de qui celui-ci a été la victime, et d'autres

(1) Dja'far b. Abou' T'âlib eut successivement les deux bras coupés au combat de Mouta et tomba frappé de cinquante blessures (C. de Perceval, III, 213). H'amza b. 'Abd el-Mot'taleb, oncle du Prophète et tué à Oh'od, était surnommé le *lion de Dieu*, qualificatif qui explique l'emploi du mot « tanière » (Aboulféda, *Vie de Mohammed*, p. 47).

(2) Khobeyb b. 'Adi, envoyé en mission par Mahomet, fut pris à la journée de Redjî (4 hég.), vendu aux Koreychites et crucifié par eux à Ten'im (C. de Perceval, III, 116; Ibn Badroûn, 135). T'alh'a b. 'Obeyd Allâh Teymi, surnommé « T'alh'at el-Kheyr, T'alh'a el-Feyyâd' et T'alh'a des T'alh'a, » est un autre compagnon de Mahomet tué à la bataille du Chameau (Mas'oûdi, IV, 321).

(3) 'Oth'mân b. 'Affân, troisième khalife, périt assassiné à l'âge de 82 ans. Zobeyr b. el-'Awwâm se convertit l'un des premiers à l'Islam et fut tué à l'âge de 75 ans à la bataille du Chameau. 'Omar b. Kha't'âb, second successeur du Prophète, fut assassiné à 63 ans (23 hég.).

(4) Abou' l-Yak'z'an 'Ammâr b. Yâsir 'Ansi était le porte-étendard du khalife 'Ali à la bataille de Ciffin et y fut tué, après avoir pris du lait pour se désaltérer (36 hég.).

(5) 'Ali b. Abou' T'âlib fut assassiné par 'Abd er-Rah'mân b. Moldjem, surnommé depuis « le réprouvé » ou « le plus réprouvé des hommes. » Abou' 'Abd Allâh H'oseyn b. 'Ali fut tué à Kerbelâ, où Chamir b. Dhot' l-Djoûchen entraîna au combat ses soldats hésitants en tirant lui-même la première flèche.

(6) Lors de l'exécution du complot qui avait pour but de faire disparaître à la fois 'Ali, Mo'âwiya et 'Amr b. el-'Açi, Zâdaweyh, qui avait pour mission de tuer ce dernier, ne frappa que le k'âd'i Khâridja, qu'il crut être 'Amr. Ce vers est cité par Ibn Khallikân, IV, 557.

gardent le silence sur celui qui l'a réduit à la dernière extrémité (1).

Elle a, à cause de H'oseyn (b. 'Ali), livré ('Obeyd Allâh) b. Ziyâd au malheur. Mais ce chef ne valait ni une courroie de sandale, ni même un ongle de sa victime (2).

Elle a enroulé un turban, formé par tous les maux réunis, autour de la tête d'Abou Anas, de qui les lances de Zofar ont été impuissantes à empêcher l'écrasement (3).

Elle a précipité Moç'ab du sommet de (Koûfa) l'élevée, dont le fort avait déjà vu répandre le sang de Moukhtâr (4).

Sans respect pour le rang d'Ibn Zobeyr, elle n'a pas tenu compte qu'il s'était réfugié dans la Maison sainte et auprès de la Pierre noire (5).

Elle a exercé sa ruse contre l'homme au rictus et a fait peser tout

(1) Abou Moh'ammed H'asan b. 'Ali b. Abou T'âlib fut empoisonné, paraît-il, dans des circonstances sur lesquelles il règne des doutes.

(2) 'Obeyd Allâh, dit Ibn Merdjâna, est le gouverneur Omeyyade de Koûfa par les ordres de qui 'Amr b. Sa'd combattit et tua H'oseyn, fils d'Ali, à Kerbelâ et qui trouva lui-même la mort à la bataille de Khâzer (c'est ainsi que ce nom doit se lire, voir le *Merâçid*, I, 334, et non Djâzir, comme il est imprimé dans Mas'ouûdi, V, 222), où le sort des armes fut favorable aux Alides. — La comparaison avec la courroie de sandale est tirée de l'expression qu'employa Mohalhîl quand, au cours de la guerre de Bâsoûs, il tua Bodjeyr b. H'ârith (C. de Perceval, II, 281; Aboulfeda, *Hist. anteisl.* 138 et 230; Hamâsa, p. 251; Meydâni, I, 686, etc.).

(3) Abou Anas Zah'h'âk' b. K'ays Fihri, partisan d'Abd Allâh b. Zobeyr, livra en 64, avec Zofar b. H'ârith, la bataille de Merdj Râhit, non loin de Damas, au khalife Omeyyade Merwân, et y trouva la mort (Mas'ouûdi, V, 201).

(4) Moç'ab, frère et partisan d'Abd Allâh b. Zobeyr, fut tué par 'Obeyd Allâh b. Ziyâd dans la bataille que lui livra le khalife Omeyyade 'Abd el-Melik sur les bords du Tigre à Masken, près de Djâtlik' (*couvert du Catholicos*) en 71 ou 72 Hég. Il était gouverneur de Koûfa, et c'est dans le fort même de cette ville que, en 67, Moukhtâr était tombé sous ses coups. Ce dernier, qui avait d'abord marché d'accord avec 'Abd Allâh b. Zobeyr, s'était installé à Koûfa et avait, pour masquer son ambition personnelle, feint d'embrasser les intérêts des Alides et proclamé Moh'ammed b. el-H'amfiyya, descendant d'Ali (Desvergers, *Arabie*, 306 et 301; Mas'ouûdi, V, 241 et 171; Weil, *Gesch. d. Khalif.* I, 407; Quatremère, *Mém. sur Abdallah b. Zobaïr*)

(5) 'Abd Allâh b. Zobeyr, réfugié à la Mekke et assiégé par le célèbre H'addjâdj, y tomba bravement, dans la Ka'ba même, le 10 ou le 14 djomada I 73 (cf. Weil, I, 482).

le poids de sa puissance contre le puant homme aux mouches (1).

Elle n'a pas laissé à l'homme aux mouches son sabre tranchant, non plus qu'elle n'a prêté aide à 'Amr, l'homme au rictus (2).

[P. 57.] Elle a fait consumer par le feu le cadavre de Zeyd, après que celui-ci eut soulevé contre lui la colère des hommes et des murailles mêmes (3).

Ses griffes ont saisi Welîd (II) b. Yezîd, et elle a soustrait le khalifat au contact de la coupe et des cordes de la cithare (4).

H'abâba devait trouver la mort dans un grain de grenade, et les émanations de l'aloès provoquèrent la chute violente d'Ah'med (5).

(1) Ce vers paraît être une autre rédaction du suivant et fait allusion aux mêmes personnes ; il ne figure pas dans le commentaire d'Ibn Badroûn.

(2) 'Abd el-Melik b. Merwân, khalife omeyyade, exhalait une mauvaise odeur et ses gencives sanguinolentes attiraient les mouches, d'où son surnom. 'Amr b. Sa'id Achdak' fut surnommé l'homme au rictus (ou souffleté de Satan) soit parce qu'il avait la bouche de travers, soit à cause de sa facilité de parole : il visait au trône et fut exécuté par ordre d'Abd el-Melik en 70 (Mas'. V, 233 ; I. Athîr, IV, 415, etc.).

(3) Ce vers ne figure pas dans le commentaire d'Ibn Badroûn. Il y est fait allusion à un descendant d'Ali, Zeyd b. 'Ali b. H'oseyn, qui, abandonné par les inconstants habitants de Koûfa, périt en 122 en combattant les troupes de l'Omeyyade Hichâm ; son cadavre fut d'abord crucifié, puis brûlé (Weil, I, 627 ; Mas'ouûdi. V, 470 ; *Fragm. histor.* de Goeje, p. 99 ; Ibn Athîr, V, 184).

Je ne suis pas sûr d'avoir rendu le sens exact de la seconde partie de ce vers ; dans aucun récit de ces événements je n'ai trouvé des détails auxquels le poète pourrait faire allusion. En lisant dans le premier hémistiche *انخرقت* on peut, ce qui est préférable, comprendre : « alors que déjà, dans une folle colère, le Saint Livre avait été mis en lambeaux » c'est-à-dire après que Welid II b. Yezid s'était amusé à prendre le Koran comme cible (Mas. VI, 10 ; Ibn Badroûn, 206). En effet, le *Kitâb el-'oyoûn* et Mas'ouûdi (V, 473) attribuent à Welid l'ordre de brûler les restes de Zeyd ; Mas'ouûdi (V, 471) rapporte aussi une version d'après laquelle Hichâm aurait donné cet ordre.

(4) Welid II, bien connu pour son impiété et son amour du vin, du chant et des chanteurs, fut tué en 126 (Mas'ouûdi, VI, 1).

(5) H'abâba (sur l'orthographe de ce nom, voir les *Fragm. hist.* p. 75 n.) ou El-'Aliya, esclave favorite de Yezid b. 'Abd el-Melik, périt étouffée : un grain de grenade (d'autres disent de raisin) que lui jeta son maître en jouant avec elle pénétra dans les voies respiratoires et l'étouffa. Peu de jours après, en 105, le chagrin qu'il ressentit de cette mort réunit dans la tombe Yezid à sa bien aimée (*Fragm. hist.* p. 75-80 ; Mas'ouûdi V, 447 et 452). J'ignore à quoi fait allusion le second hémistiche. — Ce vers ne figure pas dans les textes d'Ibn Badroûn, de Kotobi ni d'Ibn el-Khat'ib, et est déplacé, à en juger par la date des événements dont il y est parlé.

Elle n'a arrêté le glaive tranchant d'Es-Saffâh' qu'après qu'il eut pénétré dans la tête de Merwân ou de ses partisans scélérats (1).

Elle a fait couler les pleurs de Jésus sur le sang de la famille de l'Élu, répandu sans motif à Fakhkh (2).

Elle a fait goûter à Dja'far le tranchant de l'acier, mais Fad'l et le vieux Yah'ya restèrent à l'attendre (3).

Elle n'a pas respecté la désignation qui avait été faite en faveur d'Emin, et a soulevé contre Dja'far l'hostilité de son fils et des esclaves perfides (4).

Elle n'a pas exécuté les engagements pris vis-à-vis de Mosta'in, ni assuré le succès des diverses tentatives faites par Mo'tazz pour consolider sa situation (5).

(1) La chute des Omeyyades en la personne de Merwân II, dernier khalife de cette dynastie, fut hâtée par la liberté d'esprit et de mœurs de ces princes. Merwân II périt à Boucîr en 132, date où commença à régner la dynastie Abbasside en la personne de son fondateur Abou' l-'Abbâs 'Abd Allâh, surnommé Saffâh'.

(2) Ce vers, dit Ibn Badroûn, aurait besoin d'être rectifié. En effet, Fakhkh, près la Mekke, vit périr, en 169, sous le khalife Hâdi, plusieurs Alides, notamment H'oseyn b. 'Ali, descendant à la sixième génération d'Ali b. Abou' T'âleb. Or, l'Alide dont Jésus (*er-roûh el-amîn*) pleura la mort est H'oseyn, le fils même d'Ali ben Abou' T'âleb; il faudrait donc lire T'aff (c'est-à-dire Kerbelâ) au lieu de Fakhkh (cf. Mas'ouûdi, V, 266).

(3) Dja'far Barmeki fut exécuté par ordre du khalife Hâroûn, tandis que son père et son frère furent empoisonnés à Rak'k'a et y moururent (Ibn Khallikân, I, 301; II, 459; IV, 103; Mas'ouûdi, VI, 361, etc.).

(4) En 186, Hâroûn avait désigné Emin pour son successeur immédiat; Ma'mou'n devait remplacer celui-ci, et les deux frères s'étaient engagés à respecter un arrangement dont le texte fut suspendu dans la Ka'ba et envoyé dans les diverses provinces. Mais Ma'mou'n, qui avait en apanage la partie orientale de l'empire, prit rapidement et par la force la place de son faible frère. — Dja'far b. Mo'taçim, surnommé Molawakkel, dixième Abbasside, fut, en 247, la victime du ressentiment de son fils Montaçer, qu'il maltraitait, ainsi que de la désaffection des milices turques commandées par Waçif.

(5) Mosta'in l'Abbasside, forcé de céder à Mo'tazz, qui l'assiégeait à Baghdâd, se rendit à condition d'avoir la vie sauve, de recevoir une somme d'argent, de s'installer où il voudrait, etc.; mais il fut mis à mort presque aussitôt qu'il fut sorti de cette ville, en 252. Mo'tazz, qui le remplaça, avait commencé par renoncer malgré lui à ses droits de succession au trône; jeté dans une prison d'où il fut tiré par les milices turques, il se débarrassa d'abord de Mosta'in, puis de son autre frère Mo'ayyed, et exila enfin Mowaffek', le frère à qui il devait la prise de Baghdâd. Cela ne l'empêcha pas de mourir de faim dans la prison où il fut jeté par les Turcs, en 255.

Elle a enserré dans ses lacs tous les Mo'tamid et aveuglé tous les Mok'tadir (1).

Elle a inspiré la crainte à tous les Ma'moûn et à tous les Mou'tamin ; elle a trahi tous les Mançoûr et tous les Montaçir (2).

Elle a fait trébucher la famille d'Abbâd, puisse-t-elle se relever ! dans la traîne d'un grand et opiniâtre malheur (3).

[P. 58.] O Benoû Moz'affer, ô hommes ! toujours elle a favorisé les voyages ; c'est elle qui fait que les humains sont toujours en mouvement.

Arrière ce jour funeste où vous avez été frappés, car jamais la nuit n'en enfanta de semblable (4) ! Princes, sujets, hommes puissants, il est pour tous une cause de ruine. L'impuissance et la faiblesse ont émoussé les pointes des épées et des lances les plus renommées ; elles ont livré à la sombre mort les hommes les mieux famés ; tout cela, hélas ! n'est plus que souvenir.

(Car) qui (des humains) peut la moindre des choses, qui peut montrer du talent ou de la générosité, qui peut nuire ou être utile, qui peut écarter le chagrin, se soustraire au son de la trompette dernière, empêcher un événement pénible que veut le destin ?

(1) Il y a deux Mo'tamid : le premier, Ah'med b. Motewakkil, est Abbasside et mourut empoisonné en 279 par son neveu et successeur Mo'tad'id ; le second est Moh'ammed b. 'Abbâd, de Séville, † 488. Il y a aussi deux Mok'tadir : Dja'far b. Mo'tad'id l'Abbasside, † 320, et Ah'med b. Soleymân b. Hoûd, de Saragosse, † 475.

(2) Ma'moûn l'Abbasside, désigné comme successeur d'Emin, fut dépouillé par ce dernier khalife de son titre d'héritier présomptif, qui fut conféré au propre fils d'Emin, le jeune Moûsa. Les autres princes désignés sous ce même nom sont : le fils de Mo'tamid b. 'Abbâd et Yah'ya b. Dhoû' n-Noûn, à Tolède. — Les princes qui ont porté le nom de Mançoûr sont : l'Omeyyade Hichâm b. 'Abd el-Melik (selon quelques-uns) † 125 ; Aboû Dja'far 'Abd Allâh b. Moh'ammed.... b. 'Abbâs ; Aboû't-Tâhir Ismâ'il... b. 'Obeyd Allâh l'Alide, du temps du khalife Abbasside Mehdi ; Moh'ammed b. Aboû 'Amir en Espagne ; Ziri Çanhâdji, contemporain du précédent ; Sâboûr à Badajoz ; Mondhir b. Yah'ya à Saragosse ; Moh'ammed b. Maslama, connu sous le nom d'Ibn el-Aft'as à Badajoz ; Yah'ya b. Moh'ammed, petit-fils du précédent ; 'Abd el-Aziz b. Aboû 'Amir (qui fut d'abord appelé Mou'tamin). — Les princes qui ont porté le nom de Montaçir sont : le khalife Abbasside Aboû Dja'far Moh'ammed b. Motewakkil et Midrâr b. Elisa' b. Aboû l-K'âsim de Sedjelmesse.

(3) Ibn Badroûn lit « la famille d'Abbâs. » Sur les expressions *لعا* et *زبا* voir Harîri, 374 ; Commentaire de Beyd'âwi sur le Koran, II, 261, l. 18 ; Meydâni, II, 312.

(4) Je lis avec Kotobi *سالف العمر*.

Malheur à la générosité, malheur à la bravoure, existassent-elles encore intactes, car 'Omar est maintenant l'objet des regrets de la religion et du monde ;

Sur les tombes de Fad'l et d'Abbás s'épanche un nuage dont la bienfaisante vertu provient, non de l'eau, mais de la générosité de ces princes.

Ces trois hommes, sache-le, les planètes fortunées de Jupiter et de Vénus, mit-on même à leur côté le Soleil et la Lune, n'ont pas vu leurs pareils ;

Ils se sont élevés plus haut que les constellations de l'Aigle et de la Lyre, plus haut que n'est jamais parvenu un aigle dans son vol.

Depuis que ne sont plus là ces hommes, qui étaient comme la durée même, il n'y a plus pour moi ni printemps ni chaleur.

Tout agrément quelconque a fui, jusqu'au plaisir que procurent les matinées et les soirées.

Qu'est devenue cette majesté dont la vénération saisissait nos cœurs et faisait baisser les yeux même des astres radieux ?

Qu'est devenue cette dédaigneuse fierté qui reposait sur les colonnes de la puissance et de la victoire ?

Qu'est devenue cette bonne foi dont ils ont épuré les règles, devenues d'une limpidité que jamais aucun d'eux n'a troublée ?

Ils étaient comme des centres autour desquels gravitait la terre, qui depuis leur départ est, ainsi que ses habitants, livrée à l'agitation et ne peut se fixer.

Ils en étaient les luminaires, et leur extinction fait que toutes ces créatures, comme prises de vertige, trébuchent.

Ils étaient un objet d'envie pour la fortune qui, par ses ruses mêlées de rêveries sans nom, sut s'introduire sans être appelée et les fasciner.

Maudite soit celle qui lui donna le jour ! Qui d'entre eux pourra, suivi de braves patients et habitués aux expéditions nocturnes, réclamer et obtenir vengeance ?

Qui me protégera — je ne parle pas d'eux — s'il se produit des calamités dans une nuit qui ne verra pas d'aurore ?

Qui me protégera — je ne parle pas d'eux — si toute règle est détruite et que la langue des récits et des chroniques soit réduite au silence ?

Qui me protégera — je ne parle pas d'eux — s'il n'y a qu'épreuves toujours survenant et se renouvelant sans fin ?

A ces mérites éminents, — lors de la disparition desquels on ne

peut que s'armer de patience, — salut de la part d'un observateur qui attend la récompense éternelle !

Il espère peut-être, et même souhaite, car la fortune a des issues diverses et bien des vicissitudes.

J'ai garni les oreilles de ceux qui sont cités dans ce poème, d'un ornement qui ôte, aux yeux des belles, toute valeur aux rubis et aux perles; poème qui, semblable à une planète, arrivera jusqu'aux extrémités de la terre, interrompant les vains discours qu'on tient sous la tente et dans les centres habités; devant l'autorité de qui l'on s'inclinera et qui fera pénétrer dans les esprits des récits qu'il est indispensable de connaître.

Ibn 'Abdoûn était secrétaire de Motawakkil 'ala'llâh et son influence grandit en même temps que ce prince; on le cite parmi les secrétaires maghrebins comme étant de ceux dont le talent s'est manifesté à la fois dans la rédaction en prose et dans la poésie. Il n'a cependant guère produit de vers et on ne lui en attribue positivement qu'un nombre restreint, eu égard à son talent de littérateur et à sa distinction. Nous prouverons dans la suite ce que nous venons de dire, par les citations choisies de ses épîtres, que nous ferons en leur lieu.

Il a lui-même raconté cette anecdote personnelle. Il avait treize ans quand un jour il arriva à son maître, auprès de qui il était, de dire : [P. 61]

[Modjtatth] La poésie est la pire des choses (1),.....

et de le répéter à plusieurs reprises. « Alors, raconte le vizir Abou Moh'ammed, j'écrivis sur ma tablette ce second hémistiche, pour terminer le vers :

... pour quiconque recherche ce qui est bien.

» Puis un second vers me vint à l'esprit :

Pour le vieillard, c'est le défaut par excellence; pour le jeune homme, c'est l'élégance suprême.

---

(1) Sur l'expression employée dans le texte, voyez Meydâni, II, 416; Hoogvliet, *Specimen... de regia Aphasidarum familia*, 115 et 130.

» Alors mon maître me regardant : « Qu'est-ce que tu écris, ô 'Abd el-Medjîd ? » Je lui fis lire ce que j'avais écrit sur ma tablette ; alors il me souffleta et me tira les oreilles, me disant de ne pas m'occuper de cela ; mais il prit note de ces deux vers. »

Voici, touchant sa prodigieuse mémoire, ce que raconte le distingué vizir Aboû Bekr Moh'ammed (1), mort à un âge avancé, à plus de 80 ans, et qui était fils du vizir Aboû Merwân 'Abd el-Melik b. Aboû'l 'Alâ Zohr b. 'Abd el-Melik b. Zohr : « Un jour, dit-il, j'étais assis dans le vestibule de notre hôtel, ayant à côté de moi un copiste par qui je faisais transcrire le *Kitâb el-Aghâni*, et qui venait de me rapporter les cahiers qu'il avait terminés. Je lui demandai où était l'original, afin de pouvoir faire la collation, mais il me déclara ne pas l'avoir apporté. Pendant que j'étais en train de lui parler, un homme pénétra dans le vestibule et s'avança vers nous ; il avait l'apparence misérable, portait de grossiers vêtements presque tous en laine, et sa tête était recouverte d'un turban dont les plis n'étaient fixés qu'à peu près, si bien que, d'après son extérieur, je le pris pour un Bédouin. Après avoir salué, il s'assit et me dit : « Mon cher enfant, demande au vizir Aboû Merwân de m'accorder audience. — Il dort, » finis-je par dire, non sans avoir fait un grand effort sur moi-même pour lui répondre, poussé que j'étais par l'impertinence de mon âge et par le grossier aspect du personnage. Après être resté quelque temps sans plus rien me dire : « Qu'est-ce que cet ouvrage que vous avez entre les mains ? demanda-t-il. — Pourquoi cette question ? répondis-je. — Je voudrais en savoir le nom, [P. 62] parce que j'ai quelque connaissance en bibliographie. — Eh bien ! c'est le *Livre des Chansons*. — Et où le copiste en est-il arrivé ? — A tel endroit », et je continuai de causer avec lui sur un

---

(1) Celui que nous appelons Avenzoar et dont parle Ibn Khallikân, III, 134.

ton de persiflage et en riant de ses allures. Il en vint à demander pourquoi mon copiste ne continuait pas son travail. — « Parce que je lui ai demandé l'original pour collationner ce qu'il a déjà copié, et qu'il m'a dit ne pas l'avoir apporté. — Eh bien! mon enfant, prends ta copie et collationne. — Et avec quoi? Où est l'original? — J'ai su ce livre par cœur dans ma jeunesse. » Puis, me voyant sourire : « Mon enfant, continua-t-il, suis le texte sur ta copie. » J'obéis et il commença à réciter, sans se tromper, je le jure, ni d'un *wâw*, ni d'un *fâ*, la valeur d'environ deux cahiers; puis, je pris le milieu et la fin du volume et je me convainquis que sa mémoire était partout aussi sûre. Saisi d'admiration, je courus précipitamment auprès de mon père, à qui je racontai ce qui venait de se passer, lui dépeignant le héros de l'aventure. Il se leva aussitôt et dans le costume où il se trouvait, c'est-à-dire enveloppé d'un manteau et sans chemise, il sortit nu-pieds et nu-tête, sans autrement se soucier de sa toilette, tandis que, le précédant, j'étais accablé de reproches. Il se précipita au-devant de l'étranger, et, l'embrassant, se mit à lui baiser la tête et les mains, lui disant en même temps : « Excuse-moi, maître, car ce méchant enfant, je te l'affirme, vient seulement de me prévenir, » et il recommença à me gronder. L'étranger cherchait à le calmer, en alléguant qu'il n'était pas connu de moi. « Et en admettant qu'il ne te connût pas, répondait mon père, quelle excuse a-t-il de ne pas respecter les lois de la politesse? » Il le fit alors pénétrer dans l'hôtel, le reçut avec beaucoup de considération, et ils passèrent un long temps à causer en tête-à-tête. Le visiteur finit par sortir, précédé par mon père, qui s'avança nu-pieds jusqu'à la porte, où il fit seller son propre cheval en suppliant l'étranger de le monter et de toujours le garder. Après son départ, je demandai à mon père qui était cet homme, à qui il avait prodigué tant de marques de respect. « Tais-toi, misérable! dit-il; c'est le littérateur par excellence de l'Espagne, le guide et le maître de ce pays

en fait de littérature, Aboû Moh'ammed 'Abd el-Medjîd b. 'Abdoûn; le *Livre des Chansons* est la moindre des choses qu'il sait par cœur, et qu'est-ce que sa mémoire comparée à la finesse de son esprit et à la distinction de son talent naturel? »

[P. 63] Je tiens cette anecdote de feu Aboû Bekr b. Zohr, qui me la raconta quand j'allai le voir lorsqu'il vint de Merrâkech pour renouveler son serment de fidélité au Prince des Croyants, Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû Yoûsof, dans le cours de l'année 595. A cette date, le dit vizir Aboû Bekr commença par me demander mon nom et ma généalogie, à quoi je répondis; puis il me donna sur lui-même les mêmes renseignements sans que je lui demandasse rien, par esprit d'humilité, grandeur d'âme et douceur de caractère. Il me récita ensuite ces vers de sa composition :

[Basît'] Les cheveux blancs s'étant montrés sur ma tête, je lui ai dit : Cheveux blancs et vice ne vont, par Dieu ! pas ensemble ; garde-toi, échanson, de venir me présenter la coupe, car je fuis maintenant l'émotion que produit le vin aussi bien que la chaleur estivale.

Il me récita aussi ces vers, en me disant de les retenir :

[Basît'] J'ai regardé dans le miroir bien poli, et mes yeux se sont refusés à voir ce qui s'y réfléchissait, un vieux à la peau plissée et qui m'était inconnu, alors qu'auparavant j'y avais toujours vu un jeune homme (1).

Tels sont les vers que je recueillis de la bouche même de l'auteur. Il a composé de nombreuses poésies où il s'est presque toujours montré supérieur ; en ce qui concerne notamment les stances (2), il est incontestablement le premier, et sa manière est la supériorité même,

---

(1) Cf. Ibn Khallikân, III, 436.

(2) Sur le poème qui porte ce nom, voir Freytag, *Darstellung d. ar. Verskunst*, p. 421 ; Ibn Khallikan, t. I, intr. p. xxxv.

que tous ceux qui sont venus après lui ont prise pour modèle ; il est le dernier de ceux qui se sont distingués dans ce genre. Je rapporterais quelques-unes de ces stances que j'ai présentes à l'esprit s'il n'était contraire à l'usage d'en citer dans les ouvrages appelés à durer.

Revenons maintenant à l'histoire de l'Espagne. Nous avons cité les noms des chefs qui régnèrent en Espagne après la chute des Omeyyades ; chacun d'eux mit la main sur l'un ou l'autre territoire et gouverna à sa guise la région dont il était devenu le maître ; on cessa de reconnaître le khalife, dont le nom ne fut plus prononcé du haut de la chaire. Nulle part en Espagne on ne cita plus le nom d'aucun khalife Omeyyade ou Hachemite (Abbasside), sauf, pour un court espace de temps, [p. 64] celui de Hichâm el-Mo'ayyed b. el-H'akam el-Mostançir dans la ville et le territoire de Séville, mais ce n'était qu'une feinte commandée par la prudence, et cela ne dura pas, comme nous l'exposerons dans la suite. Après la chute des Omeyyades, la situation des princes d'Espagne fut la même que celle des *Moloûk et-t'awâ'if* (1) de Perse après la mort de Dârâ fils de Dârâ : les choses allaient à la dérive, les frontières restaient sans défense, les convoitises des peuples de Roûm voisins étaient allumées et surexcitées, et cette situation dura jusqu'à ce que Dieu rétablît les choses, répara les cassures, réunit ce qui était dispersé, mit un terme à la discorde, releva la religion et la foi musulmane, arrêta l'avidité des ennemis grâce au talent du Prince des musulmans, protecteur de la foi, Aboû Ya'k'oub Yoûsof b. Tâchefîn le Lamtounide, et grâce aussi à son fils 'Ali, qui continua les succès de son prédécesseur. Ces deux

---

(1) On désigne ainsi les princes qui se partagèrent les diverses parties de la Perse après Alexandre le Grand ; on emploie par analogie la même expression quand il s'agit de la période de troubles et de morcellement par où passa l'Espagne après la chute des Omeyyades.

princes rendirent à l'Espagne sa sécurité antérieure et son antique prospérité, et sous leur règne ce pays rede-  
vint un lieu sûr et respecté. C'est à leur époque qu'on  
commença en Espagne à crier du haut des chaires le  
nom des princes Abbassides, que Dieu veuille conserver !  
et la prière ne cessa de se faire en leur nom tant en  
Espagne qu'au Maghreb jusqu'à la révolte d'Ibn Toûmert  
et des Maçmoûda dans le Soûs, comme nous le dirons.

Maintenant que nous avons brièvement parlé, selon  
la loi que nous nous sommes faite, des princes qui se  
sont rendus maîtres de l'Espagne après la chute des  
Omeyyades, nous allons traiter d'une manière plus  
spéciale du royaume de Séville et des princes qui y ont  
régné. Cette façon de procéder nous servira de fil  
conducteur dans le récit que nous voulons faire et  
aplanira la voie où notre narration doit s'engager, car  
c'est le roi de Séville qui a été la cause de l'entrée en  
Espagne de Yoûsof b. Tâchefîn et des Almoravides, on  
le verra par la suite.

Or donc, Séville obéissait aux Fatimides, c'est-à-dire  
à 'Ali b. H'ammoûd, à K'âsem b. H'ammoûd et à Yah'ya  
b. 'Ali b. H'ammoûd, pendant la période où le pouvoir  
fut successivement exercé [P. 65] par ces trois princes,  
ainsi que nous l'avons dit. Lorsque, à la suite de l'attaque  
dirigée contre Cordoue par Yah'ya b. 'Ali à la tête des  
Berbères, K'âsem b. H'ammoûd s'enfuit de cette ville  
pour gagner Séville, où résidaient ses deux fils Moh'am-  
med et H'asan, les Sévillans tombèrent d'accord pour  
expulser ces deux derniers princes avant l'arrivée de  
leur père K'âsem. Ce plan fut mis à exécution, et l'entrée  
de la ville fut également refusée à K'âsem quand il se  
présenta devant les murs. On convint alors de prendre  
pour chef quelqu'un de la ville qui pourrait, par l'auto-  
rité dont il jouissait, rétablir l'union. Tout bien discuté  
et examiné, on fit choix du k'âd'i Aboû'l-K'âsem Moh'am-  
med b. Ismâ'il b. 'Abbâd Lakhmi, dont on connaissait la  
ferme intelligence, le cœur large, l'esprit élevé, l'habile

manière de traiter les affaires. Quand il apprit le résultat de l'élection, il eut tout d'abord peur d'être le seul et unique dépositaire de l'autorité, et n'accepta que sous la condition qu'on lui adjoindrait des habitants qu'il désigna et qui lui serviraient d'aides, de ministres et de collaborateurs, de sorte qu'il ne ferait rien en dehors d'eux et ne déciderait aucune affaire qu'après en avoir délibéré avec eux. Les habitants ainsi choisis furent : le vizir Aboû Bekr Moh'ammed b. H'asan Zobeydi, Moh'ammed b. Yerîm Elhâni, Aboû 'l-Açbagh 'Isa b. H'addjâdj H'ad'remi, Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh b. 'Ali Hawzeni, et d'autres encore dont les noms m'échappent, mais appartenant à des tribus et à des familles que je connais. On se rendit à son désir, et il continua toujours de gérer les affaires de Séville par le ministère des personnages que nous venons de citer. Il eut, entre autres enfants, Ismâ'il, l'aîné, surnommé Aboû 'l-Welîd, et 'Abbâd surnommé Aboû 'Amr. Comme le k'âd'i espérait qu'on pourrait s'emparer des châteaux voisins de Séville dont les Berbères s'étaient rendus maîtres, son fils Ismâ'il, à la tête de troupes provenant du *djond* de Séville, tenta une expédition à cet effet contre le chef des Çanhâdja; mais il fut livré par ses propres soldats et fut tué le premier de tous; on lui coupa la tête, qu'on envoya à Malaga à Idrîs b. 'Ali le Fatimide, ainsi qu'il a été dit. [P. 66] Rien pourtant ne fut changé à l'ordre des choses existant, le k'âd'i Aboû l-K'âsem continuant son excellente administration, juste et réparatrice, jusqu'en 439, où il mourut.

#### **Gouvernement de Mo'tad'id billâh l'Abbâdide**

Après lui, les affaires de Séville et de son territoire furent administrées par son fils Aboû 'Amr 'Abbâd b. Moh'ammed b. Ismâ'il b. 'Abbâd, mais le nouveau prince ne continua que peu de temps les traditions, que lui avait léguées son père, d'une administration répara-

trice, bonne et juste, et bientôt il jugea bon de tout faire sans contrôle. C'était un homme énergique, actif, violent, au cœur ferme et dont la pénétrante intelligence préparait les choses de loin; ajoutez à tout cela qu'il fut favorisé par le sort (1). Il ne cessa de travailler à se débarrasser, les uns après les autres, des vizirs dont il a été question : il y en eut qu'il fit mettre à mort de sang froid, d'autres qu'il chassa du pays, d'autres encore qu'il fit mourir en les abreuvant de dégoût et en les plongeant dans la misère, si bien qu'il parvint à réaliser son plan, de rester maître absolu. Il prit alors le surnom de Mo'tad'id billâh. Il prétendit, à ce qu'on raconte, que Hichâm el-Mo'ayyed billâh b. H'akam Mostançir billâh était entre ses mains, ruse à laquelle il fut poussé par l'agitation dans laquelle il voyait l'esprit des Sévillans, et par la crainte que le peuple ne se soulevât contre lui. On avait, en effet, entendu parler de l'apparition à Cordoue de certains émirs Omeyyades, Mostaz'hîr, Mostakfi, Mo'tadd, et l'absence de tout khalife était commentée défavorablement; on cherchait quelque Omeyyade qu'on pût introniser, et c'est parce qu'il fut informé de ces menées que Mo'tad'id affirma ce que nous avons dit, prétendant que Hichâm habitait auprès de lui dans son palais. Des intimes de son entourage témoignèrent qu'il disait vrai et qu'il n'était que le premier ministre (h'âdjib) et l'exécuteur des ordres du prince. Ce fut donc au nom de ce dernier que, pendant plusieurs années, la prière continua d'être faite dans les chaires des mosquées, jusqu'en 455 (2), où Mo'tad'id annonça au peuple que Hichâm venait de mourir. Il appuya ses prétentions d'un testament que lui avait remis le prince défunt, et qui, disait-il, lui attribuait sa succession comme roi de la presqu'île Ibérique tout

---

(1) A cette appréciation du caractère de ce prince, comparez celle de Dozy, *Mus. d'Espagne*, IV, 68.

(2) Lisez 451, d'après Dozy, *Mus. d'Esp.*, IV, 102-103.

entière. Alors Mo'tad'id s'occupa sans relâche de conquérir de nouvelles provinces, et de toutes les parties de l'Espagne [P. 67] les chefs reconnurent son pouvoir.

Il avait fait élever dans la cour de son palais des gibets qui étaient couverts de têtes de princes et de chefs, au lieu des arbustes qu'on trouve ordinairement dans les palais : « Quel lieu de plaisir, disait-il, qu'un pareil jardin ! » En somme, nul à son époque ne réunit au même degré que cet homme l'énergie, l'activité, la dureté et la violence ; on le comparait à l'Abbasside Aboû Dja'far Mançoûr. Il inspirait la crainte et le respect aussi bien aux petits qu'aux grands, surtout à partir du jour où il tua de sang froid l'aîné de ses enfants, son fils Ismâ'il qui était désigné pour lui succéder. Voici ce qui se passa : Mo'tad'id savait, par des renseignements qui lui avaient été adressés, que, si son fils lui souhaitait longue vie, il ne demandait dans la réalité qu'à le voir mourir ; mais il fermait les yeux et, par une négligence toute paternelle, ne s'occupait pas de cela. Le résultat de sa négligence fut qu'une nuit, Ismâ'il étant ivre tenta, avec des esclaves et des vauriens, d'escalader les murs du palais où résidait son père, dans l'intention de se débarrasser de lui. Mais les portiers et les gardes s'étant réveillés, les assaillants s'enfuirent ; pourtant, l'un d'eux fut pris et il avoua quel était leur projet. D'après une autre version, Ismâ'il ne figurait pas parmi les assaillants, à qui il s'était borné à donner des ordres, promettant une forte récompense à celui qui tuerait son père. Dieu sait la vérité ! Alors Mo'tad'id se saisit de la personne d'Ismâ'il, confisqua ses biens et lui fit trancher la tête. Aussi depuis lors inspira-t-il la crainte la plus grande à tous ses familiers sans exception.

J'ai ouï-dire qu'il se débarrassa à la Mekke d'un aveugle, originaire de la campagne de Séville, qui exhalait dans cette ville des plaintes contre lui. Cet aveugle, qui avait été dépouillé par Mo'tad'id d'une partie des biens qui lui appartenaient, avait perdu le reste et s'était

ainsi vu réduit à la misère. Il avait alors gagné la Mekke, où on l'entendait tous les jours maudire le prince. Celui-ci, l'ayant appris, fit appeler l'un de ceux qui s'apprêtaient à faire le pèlerinage, et lui remit une cassette contenant [P. 68] des dinars enduits de poison : « Garde-toi, ajouta-t-il, d'ouvrir cette cassette avant de la remettre à l'aveugle un tel, à la Mekke, en le saluant de ma part. » Arrivé à la Mekke avec le cadeau dont il était porteur, le pèlerin rencontra l'aveugle et lui remit la cassette, disant qu'elle lui était envoyée par Mo'tad'id ; mais l'autre refusait d'y croire : « Comment, disait-il, Mo'tad'id m'aurait-il dépouillé à Séville pour me faire des largesses dans le Hidjâz ? » Les bonnes paroles de son interlocuteur finirent cependant par le tranquilliser, et il prit la cassette. Il l'ouvrit aussitôt, y prit l'une des pièces d'or, qu'il mit dans sa bouche, tournant et retournant les autres avec ses mains, si bien que, le poison agissant, il était mort avant la nuit. C'est, certes, une chose remarquable que de voir quelqu'un s'occupant, de l'extrémité la plus reculée du Maghreb, à faire disparaître un homme dans le Hidjâz ! De la même manière, il se débarrassa d'un muezzin de Séville qui s'était enfui à Tolède, où tous les jours, au lever de l'aurore, il le maudissait, s'imaginant que sur ce territoire étranger il était à l'abri de sa haine ; mais Mo'tad'id n'eut de cesse qu'il n'eût réussi par la ruse, si bien qu'un de ses affidés finit par lui rapporter la tête du muezzin.

Parmi les princes qui avaient établi leur pouvoir dans son voisinage, les principaux et les plus redoutables qu'il eut à combattre furent les Berbères Çanhâdja et les Benoû Berzâl, établis à Carmona et dans les environs, sur le territoire de Séville. Mais en employant tantôt la ruse, tantôt la force, il finit par les abattre et semer chez eux le trouble et le désordre, de sorte qu'il les expulsa de toute cette région, dont il resta le maître incontesté.

Voici un exemple de la ruse que savait déployer ce prince. Il avait à Carmona un espion qui le tenait au

courant des affaires des Berbères. Ayant un jour besoin de lui envoyer une lettre, il fit venir un paysan des environs de Séville, homme très simple et sans aucune malice, le fit déshabiller, puis lui fit revêtir une *djobba* dont un pli recousu renfermait une lettre : « Va-t'en, lui dit-il, à Carmona ; quand tu seras près de la ville, ramasse du bois et fais-en un fagot ; puis tu iras te placer dans la ville, à l'endroit où se tiennent les marchands de bois, mais tu ne vendras ton fagot qu'à celui qui te le paiera cinq dirhems. » Tout cela était convenu entre lui et son agent de Carmona. [P. 69] Le paysan, conformément aux instructions qu'il avait reçues, se dirigea vers Carmona, dans le voisinage de laquelle il réunit un tout mince fagot, car c'était la première fois qu'il fagotait. Il entra ensuite dans la ville et alla se mettre au marché des marchands de bois ; les passants marchandèrent son fagot, mais s'éloignaient en éclatant de rire quand ils lui entendaient demander cinq dirhems de sa marchandise. Il arriva ainsi à la tombée de la nuit, poursuivi par les quolibets : « C'est de l'ébène, disait l'un. — Mais non, criait l'autre, c'est de l'aloès ; » et ainsi de suite. Enfin parut l'agent de Mo'tad'id, qui demanda le prix du fagot : « Cinq dirhems. — Eh bien ! je te l'achète ; apporte-le chez moi. » Il suivit son acheteur, chez qui il déposa sa charge et toucha ses cinq dirhems ; puis, comme il faisait mine de se retirer, l'autre lui dit : « Où vas-tu maintenant ? Tu sais que les routes ne sont pas sûres ; passe donc la nuit ici, et demain matin tu regagneras ta demeure. » Le paysan y consentit et fut introduit dans une chambre où le maître de la maison, tout en lui faisant servir à manger, lui demanda, comme s'il ne le connaissait pas : « D'où es-tu ? — Des environs de Séville. — Qu'est-ce, mon cher, qui t'a poussé à venir ici ? car tu sais la cruauté, la férocité des Berbères, la facilité avec laquelle ils versent le sang. — La nécessité de gagner ma vie », dit le paysan, sans déclarer que Mo'tad'id l'avait envoyé. La conversation se prolongea

jusqu'au moment où le sommeil gagna le paysan ; alors son hôte lui dit : « Ote donc ton vêtement, tu dormiras mieux et tu seras plus à ton aise. » Il suivit ce conseil et s'endormit bientôt. L'agent de Mo'tad'id prit alors la *djobba*, dont il décousit la doublure, en tira la lettre, qu'il lut et remplaça par sa réponse, puis recousit le vêtement sans que rien y parût. Le lendemain matin, l'étranger se rhabilla et regagna Séville, où il se présenta au palais et fut reçu par Mo'tad'id. Le prince lui fit enlever sa *djobba* et revêtir de beaux vêtements, avec lesquels le paysan se retira tout content, sans se douter pourquoi il était parti ni soupçonner [P. 70] ce qu'il avait emporté et rapporté, tandis que Mo'tad'id prenait la lettre cachée dans la doublure et en tirait les renseignements qui lui étaient nécessaires.

Il employa d'ailleurs, tant dans son administration que pour la consolidation de son pouvoir, des stratagèmes et des plans étonnants dont la plupart ne furent pas déjoués ; il serait trop long d'en faire le compte, trop contraire à la brièveté de les exposer.

Après l'exécution de son fils Ismâ'il, qu'il avait surnommé Mo'ayyed, il désigna pour son successeur son fils Aboû'l-K'âsim Moh'ammed b. 'Abbâd b. Moh'ammed b. Ismâ'il b. 'Abbâd, à qui il donna le surnom de Mo'tamid 'ala'llâh, et qui se distingua par ses qualités tant du vivant qu'après la mort de son père.

Sous le règne de Mo'tad'id, les Lomtoûna et les Mossoufâ (1), deux puissantes tribus berbères, s'établirent dans la plaine de Merrâkech et en firent, à cause de sa situation centrale, le siège de leur pouvoir. Ce pays, qui n'était avant leur arrivée qu'un marais sans habitants, tirait son nom Merrâkoch (*sic*) de celui d'un esclave noir

---

(1) Les lectures Lomtoûna et Mossoufa sont celles qu'indique le ms de Merrâkechi ; partout, dans l'*Histoire des Berberes*, on lit Lemtouna et Messoufa. Ces noms ne figurent pas dans le *Lobb el-Lobâb*.

qui s'y était fixé pour de là exercer le brigandage (1). Les Berbères, s'y étant installés, choisirent pour chef l'un des leurs nommé Tâchefin b. Yoûsof. Or Mo'tad'id ne cessait de s'informer de ce qui se passait sur le littoral africain et de s'enquérir si les Berbères s'étaient fixés dans la plaine de Merrâkech, car, d'après un livre de prédictions qu'il avait entre les mains, ce peuple devait les dépouiller, lui ou ses enfants, et les chasser de leur royaume. Quand cette nouvelle lui parvint, il réunit ses enfants, puis les regarda en secouant la tête : « Que ne puis-je savoir, disait-il, lequel, de vous ou de moi, deviendra la victime de ces peuplades? » Alors Aboû' l-K'âsim, qui était parmi eux, s'écria : « Puissé-je te servir de rançon! puisse Dieu faire tomber sur moi tous les maux qu'il peut te destiner! » La destinée se chargea de réaliser sa prière.

Ces deux tribus Almoravides des Lomtoûna et des Mossoûfa s'établirent dans la plaine de Merrâkech au commencement de l'année 463, [P. 71] et elles en sortirent en masse au milieu de 540; elles en furent alors expulsées par les Maçmoûda, après un séjour d'environ soixante-seize ans.

Mo'tad'id mourut en redjeb 464, de mort naturelle selon les uns, empoisonné, disent les autres, par des vêtements que lui avait envoyés le roi de Roûm.

#### **Règne d'Aboû' l-K'âsim b. 'Abbâd el-Mo'tamid 'ala 'llâh**

Après lui, le pouvoir échut à son fils 'Aboû' l-K'âsim Moh'ammed b. 'Abbâd b. Moh'ammed b. Ismâ'il b. 'Abbâd, qui ajouta à son surnom de Mo'tamid 'ala 'llâh celui de Z'âfir bi-h'awl allâh. Ce prince ressemblait à Hâroûn el-Wâtek' billâh l'Abbasside par la finesse de son intelligence et par ses vastes connaissances littéraires; ses vers se déployaient semblables à de riches tentures,

---

(1) Comparez l'étymologie que rapporte Ibn Khallikân, IV, 462.

et les poètes et les littérateurs abondaient autour de lui, plus nombreux qu'on n'avait jamais vu dans aucune cour d'Espagne. Des diverses connaissances humaines, il ne cultivait d'ailleurs que la littérature et les arts accessoires; ajoutez à cela qu'il avait toute espèce de qualités personnelles, la bravoure, la générosité, la pudeur, la retenue et autres vertus semblables; bref, je ne sache pas de côtés louables chez un homme dont Dieu ne l'eût très abondamment pourvu, ne l'eût copieusement favorisé. De tous les bienfaits qu'a pu recevoir l'Espagne depuis sa conquête jusqu'à ce jour, Mo'tamid en est certes un ou plutôt le plus grand.

Il avait 37 ans (1), lorsqu'il succéda à son père, et ce fut en redjeb 484 que, victime d'un grand malheur, il fut dépouillé de son royaume et réduit en captivité après vingt ans de règne, qui furent assez fertiles en événements pour qu'on en trouve difficilement une telle réunion dans une période de cent ans et davantage. [P. 72] Il fit d'ailleurs tous ses efforts pour perpétuer sa gloire et rendre durable le souvenir de ses louanges.

Parmi les poètes qui l'entouraient s'en trouvait un de Murcie, nommé 'Abd el-Djelîl b. Wahboûn (2), qui était bon poète, avait une manière agréable d'écrire et était habile à trouver des pensées ingénieuses. Quelqu'un récita un jour devant Mo'tamid deux vers composés par 'Abd el-Djelîl avant son arrivée à la cour et que voici :

« [Basît'] La fidélité à tenir ses promesses est à présent une chose bien rare. Vous ne trouverez personne qui pratique cette vertu, personne même qui y songe. C'est quelque chose de fabuleux comme le griffon ou comme ce conte qui dit qu'un poète reçut un jour un présent de mille ducats. »

---

(1) Ou 29, d'après les *Mus d'Espagne*, IV, 145.

(2) Ce poète, mort vers 480, est l'objet d'une notice de Dhabbi, p. 374; de Kotobi, I, 245 (d'après Ibn Bessâm). Cf. Ibn Khallikân, I, 108, n. 19; III, 127; *Mus. d'Esp.* IV, 148; *Abbad.* II, 222.

Ces vers plurent à Mo'tamid, qui en demanda l'auteur : « C'est, lui dit-on, 'Abd el-Djelîl b. Wahboûn, l'un des serviteurs de Votre Majesté. — Voilà par Dieu ! un blâme peu déguisé : quelqu'un de mon palais, attaché à mon service, peut parler d'un don fabuleux de mille mithk'âl ! Est-il donc possible d'en dire plus pour ternir ma réputation ? » Et aussitôt il lui fit compter mille mithk'âl. Quand le poète vint lui présenter ses remerciements, Mo'tamid lui dit : « Eh bien ! Aboû Moh'ammed, as-tu vu la réalisation de ce conte ? — Certes, seigneur ! » dit le poète, qui lui exprima ses vœux de longue vie. Au moment où il se retirait, Mo'tamid, faisant allusion aux mille mithk'âl, lui dit : « Dorénavant, 'Abd el-Djelîl, parles-en de science personnelle, et non plus par ouï dire ».

Lui-même est auteur de nombreuses poésies dont la plupart sont de premier ordre, et savait très bien exprimer ce qu'il voulait. Ce que nous rapporterons de lui prouvera son talent aux connaisseurs. Voici un passage choisi d'entre ses vers :

[Kâmil] Abreuve, abreuve encore ton cœur, — car maint malade s'est ainsi rétabli ; — jette-toi sur la vie comme sur une proie, car elle dure à peine, et durât-elle mille ans pleins qu'il ne serait pas exact de la dire longue. Te laisseras-tu ainsi mener par la tristesse jusqu'à la destruction finale, alors que la cithare et le vin sont là qui t'attendent ? Laisseras-tu le souci se rendre maître de toi de vive force, alors que la coupe que tu as à la main peut (te défendre et) devenir un glaive tranchant ? A se conduire sagement, les soucis assaillent tous nos organes : pour moi, être sage c'est ne l'être pas (1) ».

[P. 73] Voici, entre autres vers bien connus et présents à la mémoire de tous, ceux qu'il fit sur son petit esclave Seyf [*sabre, épée*], qui marchait toujours devant lui et qui lui avait été donné par le prince de Tolède :

---

(1) Cf. *Mus. d'Esp.* IV, 152.

[Basit'] « Épée est son nom, et ses deux yeux renferment aussi des épées : l'une aussi bien que les autres sont dégainées pour me transpercer. Mourir une fois par l'épée ne suffit-il pas sans que le sort me condamne à supporter deux fois la mort par le fait de ces deux yeux ? J'en ai fait mon esclave, mais la coquetterie de son regard a fait de moi son prisonnier, de sorte que l'un et l'autre nous sommes à la fois maître et esclave. O Épée ! retiens par tes bienfaits quelqu'un que domine la passion et qui ne regarde pas comme un bienfait l'obtention de sa liberté (1) ».

Voici encore d'élégants et jolis vers, à la tournure aisée, limpides comme l'eau, polis comme le roc, et ayant trait à ce favori alors que la barbe lui poussait :

[Monsarih'] « Les favoris complètent sa beauté, et l'on voit maintenant le jour et la nuit réunis en sa personne ; la blancheur commence à se moucheter de points noirs, dans ceux-ci je vois le myrthe, dans celle-là l'œil-de-bœuf. Rien ne manquera à mon salon si je vois la fleur de sa jeunesse y figurer dans le mobilier (2) ».

Un jour qu'il était dans un pavillon à lire ou à écrire, une de ses femmes qui lui tenait compagnie se leva pour intercepter les rayons du soleil qui pénétraient par l'une des fenêtres. Il improvisa alors ces vers :

[Basit'] « Elle s'est levée pour me faire de son corps un paravent qui protège mon œil contre l'éclat du soleil (puisse-t-elle aussi être protégée contre les regards de la mauvaise fortune !) ; elle savait, j'en jure par ta vie, qu'elle-même est Lune, car la lune seule peut éclipser le soleil (3). »

Une jeune fille de ses favorites était à côté de lui s'appêtant à lui verser à boire et la tasse à la main, quand un éclair qui la fit tressaillir lui donna lieu d'improviser ces vers :

[Sari'] « L'éclair lui a fait peur alors qu'elle a à la main du vin

---

(1) Voir *Abbadid*. I, 390 et 407 ; III, 182.

(2) Ou peut-être « si de sa salive je fais mon vin ; » cf. *Abbad*. I, 299 et 330.

(3) *Mus. d'Esp.* IV, 153 ; *Abbad*. II, 388 et 405.

aussi brillant que le plus vif éclair. Quelle surprise pour moi que de voir un soleil effrayé par la lumière ! »

Il improvisait en outre de jolies petites pièces (*mak't'a'*) dans les réunions littéraires du palais ou pour adresser des invitations à ses familiers les plus intimes. J'en ai trop peu de présentes à la mémoire [P. 74] pour que je les rapporte toutes, mais je citerai plus loin, d'entre les poésies qu'il a composées après l'effondrement de sa fortune, de quoi faire pleurer les pierres et ébranler les montagnes.

Il ne prenait comme vizirs que des hommes ayant de la littérature, poètes et versés dans toutes sortes de connaissances, de sorte qu'il avait autour de lui une réunion de ministres-poètes telle qu'on n'en vit jamais. Parmi eux figure l'homme distingué et deux fois chef (1), Abou' l-Welîd Ah'med b. 'Abd Allâh b. Ah'med b. Zeydoûn, 'littérateur éminent, doué d'un grand talent poétique, l'un des poètes les plus distingués et des hommes les plus éminents de l'Espagne; ses vers amoureux faisaient oublier Kotheyyir (2); ceux où il décernait la louange éclipsaient ceux de Zoheyr (3); quand il étalait son orgueil, il planait au-dessus d'Imrou' l-K'ays' (4). Comme preuve de la distinction de son talent naturel et de l'habileté de sa manière, voici un de ses *mak't'a'* :

---

(1) On ignore la valeur exacte de l'expression *dhoû' r-rî'âsateyn*, cf. Dictionnaire Dozy, s. v. Sur Ibn Zeydoûn, voir Ibn Khallikân, I, 123; Weijers, *Specimen criticum... de Ibn Zeidouno*.

(2) Kotheyyir b. 'Abd er-Rah'mân Azdi, † 105, était aussi appelé « l'amant d'Azza, » femme qu'il chanta dans ses vers (*Anthol. gramm.* de Sacy, 133; I. Khallikân, II, 529; ms. 1371, anc. F. ar. de Paris, fol. 110; *Aghâni*, VIII, 27; Mas'oûdi, index s. v. Koteïr).

(3) Zoheyr b. 'Abou Solma, † vers 627 de J.-C., âgé de près de cent ans, est l'auteur d'un des poèmes connus sous le nom de Mo'allak'ât (C. de Perceval, II, 527; *Aghâni*, X, 146; *Anthol. gramm.*, 451; *Chrest.* de Sacy, II, 471).

(4) Imrou' l-K'ays est également l'auteur d'une des *Mo'allak'ât*; sur le caractère de son talent et de celui de Zoheyr, voir la *Chrestom.* l. 1.; cf. C. de Perceval, II, 302; de Slane, *Divan d'Amrolkaïs*, etc.

[Basît']. Entre toi et moi, si tu le voulais, existerait un sentiment secret qui jamais ne périrait, alors que les autres auront disparu. Toi qui m'as vendu ta part, que je ne revendrais pas au prix de ma vie, qu'il te suffise d'avoir chargé mon cœur d'un poids qui ne dépasse pas ses forces, et sous lequel succomberaient tous les cœurs ! Sois méprisant, je le supporterai ; sois orgueilleux, j'attendrai ; sois superbe, je me ferai petit ; fuis, je te suivrai ; parle, j'écouterai ; commande, j'obéirai (1).

Avant d'être le vizir de Mo'tamid, il l'avait été des Benoû Djahwar, car il était originaire de Cordoue ; ce ne fut qu'à la suite de sa disgrâce auprès de ceux-ci qu'il quitta Cordoue pour se rendre à Séville, où il jouit d'une grande faveur auprès de Mo'tamid. A la nouvelle que les Benoû Djahwar lui avaient causé, à Cordoue, un préjudice dans sa personne et dans ses proches, il les interpella dans ces vers :

[T'awîl]. « O Benoû Djahwar, vous avez enflammé mon cœur par votre injustice ; quel genre de parfum pourront donc exhaler des louanges ? Vous êtes autant au-dessus de moi que l'ambre au-dessus de la rose, et de celle-ci les émanations ne peuvent vous parvenir que quand elle brûle. »

D'entre ses poésies amoureuses, aussi légères qu'un souffle, aussi fines que des bulles d'air, voici [P. 75] la k'açîda où il exprime son amour pour Wallâda, fille d'El-Mehdi, qui était à Cordoue pendant que lui-même se trouvait à Séville (2) :

[Basît']. « Depuis que tu es loin de moi, le désir de te voir consume mon cœur et me fait répandre des torrents de larmes. Quand mes vœux secrets s'adressent à toi, je serais bien près de mourir de tristesse, si je ne prenais mon mal en patience. Les jours sont noirs aujourd'hui, et naguère, grâce à toi, mes nuits étaient

---

(1) Cf. Ibn Khallikân, I, 124 ; Dhabbi, p. 174.

(2) Sur ce poème, cf. Weijers, *Specimen de Ibn Zeidouno*, p. 45 ; *Abbadid.* II, 221 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 216 ; Ibn Khallikân, I, 124 ; Dhabbi, 174.

blanches, alors que la vie, grâce à notre intimité, se passait doucement, que notre amitié laissait nos jeux sans regrets, que nous abaissions sans difficulté les rameaux de l'intimité, et que nous y cueillions ce que nous voulions. Puisse la joie se répandre en ondées bienfaisantes sur ta vie, ô toi qui embaumes nos jours ! Qui dira à celle dont le départ nous afflige davantage à mesure que s'écoulent les jours — qui nous torturent sans rien éprouver eux-mêmes — qui lui dira que ma vie, si heureuse quand je jouissais de sa présence, se passe maintenant dans les pleurs ? Nos ennemis, irrités de nous voir puiser à la coupe de l'amour, nous ont souhaité du chagrin, et la fortune a exaucé leurs vœux malveillants : ainsi s'est dénoué le lien de nos âmes, ainsi s'est rompue l'union de nos mains. Nous qui n'avions nulle crainte d'être séparés, nous n'avons maintenant plus même l'espoir d'être réunis. O éclair nocturne, rends-toi demain matin au palais pour y porter mes souhaits à celle qui m'abreuvait du vin pur de la volupté et de l'amour ! Doux zéphyr, porte mes saluts à quelqu'un dont les vœux, s'ils m'arrivaient malgré la distance, me rappelleraient à la vie ! Ne crois pas que ton absence, même prolongée, puisse changer mes sentiments, car l'absence est impuissante à changer les amants. Mon amour, je le jure, ne t'a rien demandé en échange, et mes désirs n'ont pas cessé d'aller à toi. Depuis longtemps, ô (mon beau) jardin, mes yeux n'ont cueilli chez toi ni rose ni narcisse, que pourtant le zéphyr a cueillis d'un coup de dent ! [P. 76.] O Eden, dont l'éclat nous remplit de désirs de toute sorte, de voluptés de toute espèce, nous ne t'avons pas nommé pour mieux te glorifier et t'honorer, mais ta haute valeur nous dispense de ce soin, car tu es seul de ton espèce et nul n'a les mêmes qualités que toi ; aussi suffit-il de te décrire pour te bien faire connaître et distinguer. L'union (de nos âmes) était comme en tiers dans les nuits que nous passions ensemble, et notre heureuse étoile détournait les regards de nos délateurs ; cachés et enveloppés que nous étions dans les ombres de la nuit, seuls les feux de l'aurore manquaient nous trahir. O jardin d'éternelle félicité ! ton *Selsâl* et ton agréable *Kawther* se sont transformés pour moi en fruits du *Zakkoûm* et en sanie de damnés (1). Au jour de notre séparation, il m'a fallu voir dans la tristesse les sourates qui m'étaient réservées, et j'ai dû me faire initier à la patience.

---

(1) Le *Selsâl* et le *Kawther* sont des fleuves du Paradis ; le *zakkoûm* est un arbre des enfers (Koran, CVIII, 1 ; XLIV, 43 ; LXIX, 36).

J'ai cité ces vers en les choisissant, et non dans leur ordre; mais peut-être beaucoup de ceux que j'ai omis sont-ils supérieurs à ceux que j'ai rapportés. Si ma citation n'est pas complète, c'est parce que je veux rester fidèle à la brièveté que je me suis imposée.

Voici encore des vers qui remontent à sa jeunesse :

[Basît'] De ma faculté d'aimer tu m'as ravi un tiers; un tiers m'est resté et l'autre se répartit entre mes divers amis. Les amants pourraient, je m'en porte garant, jurer sans risquer de se parjurer que, le jour de la séparation, ils meurent victimes de l'amour. Des gens d'abord unis meurent du chagrin de la séparation, mais le retour de l'objet aimé est le signal de leur résurrection. On voit les amoureux abattus gisant dans leur cour et n'ayant, pas plus que les gens de la caverne (1), conscience du temps écoulé.

Entre autres poésies où il exprime son amour pour Wallâda, fille d'El-Mehdi, lequel résidait à Cordoue, il fit cette k'açîda où se retrouve le vers du commencement de la k'açîda de Motenebbi (2) à l'honneur de Kâfoûr (3) :

[Basît'] Quel soulagement y a-t-il contre l'amour? Ni famille, ni patrie, ni commensal, ni coupe, ni ami.

Cette k'açîda débute ainsi :

[Basît'] Vous souvient-il d'un étranger à qui votre souvenir amène le chagrin et fait fuir le sommeil de ses paupières? En vain il veut cacher ses désirs amoureux, sa passion le trahit; que lui importe d'ailleurs que cela soit connu ou non! [P. 77] Malheur à moi! Son cœur va-t-il rester dans sa poitrine, alors que toutes ses fibres sont retenues en gage? Dans la nuit obscure, une colombe émaciée par la douleur, comme je le suis moi-même, a chassé le

(1) Les Sept Dormants.

(2) Sur Abou't-T'ayyib Ah'med b. H'oseyn Motenebbi, † 354, voir Ibn Khallikân, I, 102; *Chrest. de Sacy*, III, 1; *Anth. gramm.* 476; Dieterici, *Mutanabbii carmina*, Berlin, 1861.

(3) Kâfoûr Ikhchîdi est le gouverneur d'Égypte dont Ibn Khallikân, II, 524, a donné la biographie.

sommeil loin de moi, et je suis resté à gémir, ainsi qu'elle-même le faisait dans son bocage, et cependant les rameaux qui nous séparaient se balançaient joyeusement. Fréquenterai-je (toujours) des gens que j'aime, qui me sont unis par des promesses réciproques, qu'ils trahissent ensuite, ou bien respecterez-vous des liens que je ne songe pas moi-même à rompre ? La fidélité à la parole donnée prouve la noblesse de la race.

Il y dit encore :

Si le plaisir est venu à vous, la tristesse mainte fois a été apportée par votre souvenir à un jeune homme. Les nuits (le sort) l'ont séparé de ses amis, et il passe la nuit à leur dire en vers les cruels procédés de la fortune. Quel soulagement trouver contre l'amour ? Ni famille, ni patrie, ni commensal, ni coupe, ni ami.

Un autre homme célèbre est le vizir Aboû Bekr Mo-h'ammed b. 'Ammâr (1), sorti d'aussi bas que 'Içâm, aussi lettré qu'El-Ahtam (2). Il est un de ces glorieux poètes qui suivirent les traces d'Aboû'l-K'âsim Moh'ammed b. Hâni l'Andalous (3), et même souvent sa manière est plus agréable. Son divân est beaucoup lu par les Espagnols, et tous les littérateurs que j'ai pu connaître et dont j'ai suivi les leçons le vantent fort et prisent extrêmement sa poésie. Certains poussaient même l'exagération jusqu'à le comparer à Aboû't-T'ayyeb [Motenebbi], mais c'est bien à tort.

Au nombre de ses k'açîda bien connues et où il a si

(1) Ibn Khallikân, III, 127.

(2) 'Içâm b. Chahber était le fils de ses œuvres et parvint, par son seul mérite, à être le ministre de No'mân, roi de Hîra (*Chrestom.* de Sacy, II, 532 ; Defrémery, *Hist. des Samanides par Mirkhond*, p. 229 ; Meydâni, II, 745). Quant à Ahtam ou, plus exactement, 'Amr b. el-Ahtam, † 58, il passe pour avoir été un poète distingué (voir le ms 1371 Anc. F. ar. de Paris, fol. 63). Ahtam est un sobriquet de Somâyy b. Sinân b. Khâlid (I. Athîr, I, 457 ; cf. *Kâmoûs*, s. v. ; Ibn Khallikân, II, 4).

(3) Sur Ibn Hâni, dont Ibn el-Abbâr (I, 103) place la mort en 362, on peut voir Ibn Khallikân, III, 123, et le ms 1372 Anc. F. ar. de Paris, fol. 7-18.

bien exprimé sa pensée, figure celle qu'il écrivit de Saragosse, où l'avait relégué Mo'tad'id billâh pour l'éloigner de Mo'tamid, que le poète distrayait trop. Cette poésie débute ainsi :

[T'awîl] Si ce n'est sur moi, sur qui donc les nuages épandent-ils leurs pleurs ? Si ce n'est pour moi, pour qui donc les colombes roucoulent-elles plaintivement (1) ? C'est en mon nom que la foudre fait autant de bruit que celui qui crie vengeance, que l'éclair fait luire le côté (tranchant) de (son) glaive ; les étoiles radieuses ne projettent leurs feux que pour moi et n'assistent pas à ses lamentations.

C'est dans cette k'açîda qu'il loue en ces termes Mo'tad'id billâh :

Il veut que Dieu ne le voie que ceint de l'épée ou caution d'un débiteur.

[P. 78] Parmi ses meilleures poésies amoureuses, figure ce qu'il dit dans une k'açîda consacrée à la louange de Mo'tad'id billâh :

Ce qui fait l'honneur de la passion — (les amoureux) le savent — c'est sa pudeur ; ses ardeurs, qui leur semblent douces, en constituent le charme. Ne cherchez pas la dignité dans l'amour, mais (sachez que) ses sujets se sont volontairement soumis à ses lois. « La passion te fait tort », m'a-t-on dit ; et j'ai répondu : Qu'elle est douce ! que ce tort qu'elle cause est bon ! C'est mon cœur qui a choisi pour le corps qu'il anime la maladie que trahit son aspect ; ce corps ne recherche pas l'abandon où on le laisse. Vous me reprochez ma maigreur ; mais n'est-ce pas à cause du peu d'épaisseur de sa lame que l'épée indienne est réputée ? Vous vous réjouissez méchamment de me voir séparé de celle dans l'intimité de qui je vivais ; mais le dernier jour du mois cache souvent le croissant. Croyez-vous donc qu'un souffle consolateur a passé ou que mon mauvais sommeil s'est amélioré ? Si la lassitude des luttes de la passion envahit le cœur, il sera privé du secours de mes larmes. Qui déchire mon cœur par les harmonieuses inflexions de sa taille et, par la présence de sa barbe naissante, me fournit une excuse ?

---

(1) Ibn Khallikân, III, 128.

Qui est-ce qui, de son voile, cache l'aurore lumineuse et enveloppe la nuit obscure ? C'est un rameau qui a les âmes pour parterres, un faon à qui les cœurs servent de pâture (m. à m. de camomilles sauvages) ; son éclat naissant se rit de la pleine lune, dont l'apogée n'est rien à côté de ses bourgeons. Pendant toute la nuit qui nous réunit, je fus l'objet de ses provocations enchanteresses et parfumées, tandis que mes larmes arrosaient le jardin de beauté que forment ses deux joues arrondies, et en humectaient le myrte et le narcisse. Cela dura jusqu'au moment où la fortune me fit boire la coupe de la séparation, et il m'en est resté une ivresse, un mal de tête persistant : je me suis fixé dans un lieu qui ressemble au cailloutis de Mina et dont les pierres servent à indiquer que des cœurs amoureux sont séparés (1) ; [P. 79] je reste là stupide, n'ayant plus l'usage de mes yeux, pour qui il était le ciel, tandis que mon cœur, qui était sa résidence, s'en va tout en eau. Mais s'il liquéfie ce cœur qu'il habitait, combien de fois son ardeur n'a-t-elle pas consumé le bois d'une perverse malignité ! Et s'il veut lui adresser des souhaits (à quoi bon), puisque ce cœur, je l'ai, lui et ses secrets, anéanti par amour pour lui ! Des souhaits à mon cœur ? que ce soit la vengeance que tirera le collier des plaintes portées contre lui par la ceinture ! Sa beauté m'est témoin que je me serais laissé aller à dire sa famille, s'il n'habitait Hemç (c.-à-d. Séville), cité dont les beautés m'ont lancé des traits mortels et dont les eaux ont déversé sur moi le malheur.

Des aventures curieuses arrivèrent à cet Ibn 'Ammâr, en compagnie de Mo'tamid ; les Espagnols se sont donné la peine de les recueillir, et je vais en rapporter quelques-unes ' sans enfreindre la condition (de brièveté) que je me suis imposée, ni dépasser les limites que j'ai exposées ', et en tant que ma mémoire s'y prête. Dans ma jeunesse, en effet, je m'étais appliqué à recueillir les récits concernant ces deux personnages, à cause des renseignements littéraires qu'ils fournissent ; mais en interrogeant ma mémoire, je n'y retrouve plus qu'un petit nombre de traits, que je vais raconter.

---

(1) Allusion au jet de cailloux qui se fait à Mina et qui constitue l'un des derniers rites du pèlerinage (Sidi Khalîl, *Précis de jurisprudence musulmane*, p. 57 et 58 ; trad. Perron, II, p. 77).

Moh'ammed b. 'Ammâr, dit Ibn 'Ammâr, portait le prénom d'Aboû Bekr et était originaire d'une bourgade nommée Chennaboûs (1), faisant partie du territoire de Silves et où ses ancêtres étaient aussi établis. Sa famille était obscure, et ni lui ni aucun de ses ascendants n'avait, à aucune époque, exercé de fonctions administratives, ou tout au moins cela n'est dit d'aucun membre de cette famille. Il alla tout jeune à Silves, où il fut élevé et où il étudia les belles-lettres, sous la direction de plusieurs maîtres, et entre autres d'Aboû'l-H'addjâdj Yoûsof b. 'Isa el-A'lem (2). De là il se rendit à Cordoue, où il continua les mêmes études et où il devint fort habile en poésie, si bien qu'il fit de ce talent son gagne-pain. Il se mit donc à parcourir l'Espagne, recherchant les largesses non pas des princes seulement, [P. 80] mais de quiconque acceptait ses louanges, se souciant peu que la récompense lui vînt de la main d'un roi ou d'un homme du commun.

On conte à ce propos une jolie histoire. Au cours de ses pérégrinations, il arriva un jour à Silves, ne possédant autre chose que sa monture et n'ayant pas de quoi la nourrir. Il adressa alors une pièce de vers à l'un des principaux marchands, et il obtint assez de succès pour que celui-ci lui envoyât une musette pleine d'orge, ce qui parut à Ibn Ammâr, dans la position où il se trouvait, le plus brillant cadeau, le don le plus précieux. Dans la suite, un heureux destin favorisa si bien le poète qu'il arriva à une haute situation, et fut nommé par El-Mo'tamid 'ala'llâh, à peine monté sur le trône, au gouvernement de la ville de Silves et du territoire en dépendant. Ibn Ammâr fit son entrée entouré d'un imposant cortège et d'une foule d'esclaves et de courtisans,

---

(1) Cette localité, probablement peu importante, ne figure pas dans Edrîsi.

(2) Ce grammairien et philologue, † 476, est l'objet d'une notice de la *Çila*, p. 620 ; cf. Ibn Badroûn, p. 4.

en déployant plus de faste que n'avait fait Mo'tamid lorsqu'il gouvernait cette ville du vivant de son père Mo'tad'id. La première chose que fit le nouvel administrateur fut de s'enquérir de ce qu'était devenu son ancien bienfaiteur, et s'il était encore en vie. Sur la réponse affirmative qu'il reçut, il lui renvoya pleine de dirhems la musette même que ce marchand lui avait autrefois adressée, et lui fit dire en même temps : « Si autrefois tu l'eusses remplie de blé, je l'eusse aujourd'hui remplie d'or. »

Les tournées que faisait en Espagne Ibn Ammâr, dans les conditions que nous avons dites, c'est-à-dire à la recherche de cadeaux en échange de ses poésies, ne prirent fin que quand, arrivé auprès d'Abou 'Amr Mo'tad'id billâh, il chanta les louanges de ce prince dans la célèbre k'açîda qui commence ainsi :

[Kâmil] Fais circuler la coupe, car le zéphyr matinal commence à se faire sentir, et les Pléiades ont arrêté leur chevauchée nocturne ; l'aurore nous a offert sa blancheur, la nuit a écarté de nous son obscurité (1).

Il y loue Mo'tad'id en ces termes :

Celui qui touche la main d'Abbâd devient tout verdoyant, tandis que l'atmosphère se recouvre de son manteau gris. Le silex du briquet de la gloire ne laisse éteindre le feu de la guerre que pour allumer celui de l'hospitalité. Fait-il don d'une vierge, il la choisit à la gorge rebondie ; d'un coursier, il est de noble race ; d'un glaive, il est enrichi de pierreries.

Il y décrit ainsi une défaite infligée par Mo'tad'id aux Berbères :

Ton épée a fait tomber le malheur sur un peuple que tu regardais comme juif, bien qu'il se nomme Berbère. [P. 81] Reconnaissant que la tige aime à produire, tu as donné pour fruits à ta lance les

---

(1) Cf. Ibn Khallikân, III, 428.

têtes de leurs braves ; sachant que la beauté aime se vêtir de rouge, tu as teint ton épée du sang de leurs cous.

On lit dans ce poème un vers dont je n'ai rencontré le pareil chez aucun poète, ancien ou moderne :

L'épée, quand ta main lui sert de chaire, dit le prône avec plus d'éloquence que Ziyâd (1).

Ce poème, qu'il récita à Mo'tad'id, plut beaucoup à ce prince, qui fit donner à l'auteur de l'argent, des vêtements et une monture, et qui le fit inscrire parmi les poètes enregistrés. Ibn 'Ammâr s'attacha ensuite à Mo'tamid, qui était alors un jeune homme : sa position auprès de ce prince ne cessa pas de croître, et ses relations avec lui de devenir plus étroites, si bien que Mo'tamid tenait à lui comme à la prunelle de ses yeux (2), et ne pouvait rester ni jour ni nuit séparé pendant une heure de son ami. Mo'tamid, ayant ensuite reçu de son père la mission d'administrer Silves, fit d'Ibn 'Ammâr son vizir et lui confia le soin de toutes ses affaires. Le vizir exerçait sur son maître l'autorité la plus absolue, et des bruits fâcheux ayant circulé sur le compte de l'un et de l'autre, Mo'tad'id crut devoir les séparer et prononça contre Ibn 'Ammâr une sentence d'exil, à laquelle nous avons déjà fait allusion. Le poète recommença alors ses pérégrinations jusque dans les parties les plus reculées de l'Espagne. Mo'tamid profita de la mort de Mo'tad'id pour le rappeler auprès de lui, et le reçut dans une intimité telle qu'il l'associa à des actes où nul homme n'associe ni son frère ni son père.

Voici un événement curieux qui leur arriva pendant leur séjour à Silves. Mo'tamid l'avait un soir invité,

---

(1) Le Ziyâd dont il peut être question ici est probablement Nâbigha Dhobyâni ; j'ai en vain cherché trace de cette expression proverbiale chez Meydâni et ailleurs.

(2) M. à m. : « lui était plus attaché qu'aux poils de sa poitrine, était plus proche de lui que sa veine jugulaire ».

comme d'habitude, à sa soirée littéraire ; mais ce jour-là il avait encore renchéri sur les honneurs et les gracieusetés qu'il avait coutume de lui faire, et au moment de se coucher, le prince avait par ses instances obtenu de son ami qu'il partageât son oreiller. « Or, raconte Ibn 'Ammâr lui-même, [P. 82] j'entendis dans mon sommeil une voix qui criait : « Garde à toi, malheureux ! il finira un jour par te tuer ! » Je m'éveillai tout effrayé, mais je me rendis compte de ce qui se passait, et je me rendormis ; une seconde fois, je fus réveillé par les mêmes paroles, et je me rendormis encore ; une troisième fois, ces paroles se répétèrent, et alors, enlevant mes vêtements, je m'enveloppai d'une natte et j'allai me cacher dans le portique du palais. J'étais bien résolu à sortir furtivement, dès l'aurore, pour gagner le littoral et m'y embarquer pour l'Afrique, dans l'intention d'y finir mes jours en paix, caché dans quelque montagne des Berbères. Mais Mo'tamid s'étant éveillé et m'ayant vainement cherché, fit organiser dans les diverses parties du palais des recherches auxquelles lui-même prit part, l'épée à la main et précédé d'un porteur de flambeau. Ce fut lui qui me découvrit, voici comment. Étant arrivé dans le portique du palais pour s'assurer si la porte était ouverte, il trouva devant lui la natte sous laquelle j'étais blotti, et remarqua un mouvement que je fis : « Qu'est-ce, s'écria-t-il, qui s'agite sous cette natte ? » On la fouilla et j'apparus tout nu, n'ayant que mon caleçon. A ma vue, ses yeux se remplirent de larmes : « Pourquoi, ô Aboû Bekr, me dit-il, agis-tu de la sorte ? » N'ayant aucun motif de lui cacher la vérité, je racontai toute mon histoire en détail, ce qui le fit rire : « Ces vaines imaginations, dit-il, ne sont que la suite de l'ivresse. Et comment donc pourrais-je te tuer, toi qui es ma vie même ? as-tu jamais vu quelqu'un tuer ce qui fait son existence ? » Ibn Ammâr lui répondit par des paroles de gratitude et des vœux de longue vie. Il s'efforça d'oublier cet événement et y parvint ; puis, un

certain laps de temps s'étant écoulé, il arriva, comme nous le raconterons, que le rêve d'Ibn 'Ammâr se réalisa et que Mo'tamid tua, pour employer ses propres expressions, ce qui était sa vie.

A l'avènement de Mo'tamid, Ibn 'Ammâr lui demanda le gouvernement de Silves, d'où, nous l'avons dit, il était originaire et où il avait été élevé. Le prince le lui accorda avec les pleins pouvoirs les plus étendus, tant pour les affaires intérieures que pour les extérieures, et il l'exerça jusqu'au jour où Mo'tamid, dévoré par le désir de le revoir [P. 83] et incapable de supporter plus longtemps son absence, lui retira ce poste et le rappela auprès de lui en qualité de vizir. Ibn 'Ammâr se trouvait dans une situation analogue à celle de Dja'far b. Yah'ya [Barmeki] auprès de [Hâroûn] er-Rachîd ; Mo'tamid le croyait toujours à la hauteur des plus importantes affaires et le jugeait digne du rang le plus élevé. D'ailleurs, Ibn 'Ammâr se tirait avec honneur de toutes les affaires qui lui étaient confiées et que, pareil à un balancier rougi au feu, il marquait de son empreinte. Il était bien connu dans toute l'Espagne ; aussi le roi chrétien Alphonse [Alphonse VI] disait-il, quand on prononçait devant lui le nom d'Ibn 'Ammâr, que c'était là l'homme par excellence de la Péninsule. Le vizir parvint à empêcher la conquête par ce prince des deux villes de Séville et de Cordoue et de leurs territoires. En effet, Alphonse, désireux de s'emparer des États de Mo'tamid, s'avancait à la tête d'une armée considérable ; le cœur des musulmans était rempli de terreur, car ils se savaient trop faibles pour pouvoir résister. Alors Ibn 'Ammâr eut recours à la ruse et employa le plus ingénieux stratagème.

Par ses ordres, un échiquier fut fabriqué dans les conditions les plus remarquables d'art et de fini, et tel qu'aucun roi n'en possédait de pareil. Les pièces étaient en ébène, en bois d'aloès et en sandal, et étaient incrustées d'or ; le casier lui-même était une merveille de précision. Puis il se rendit, en qualité d'envoyé de

Mo'tamid, auprès d'Alphonse, qu'il rencontra à l'entrée du territoire musulman. Ce prince le reçut de la manière la plus honorable, et ordonna à ses courtisans de fréquenter la tente de l'étranger et de veiller à ce que rien ne lui manquât. Ibn 'Ammâr montra un jour cet échiquier à l'un des courtisans d'Alphonse, qui en parla à son maître, grand joueur d'échecs. Quand ce prince reçut la visite d'Ibn 'Ammâr, il lui demanda s'il était fort à ce jeu, à quoi son interlocuteur répondit affirmativement; et, en effet, il y était de première force. « On m'a dit, reprit le prince, que tu as un échiquier d'un très beau travail? — La chose est exacte. — Et comment pourrai-je le voir? — Je te l'apporterai, » lui fit répondre Ibn 'Ammâr par son interprète, « mais à la condition que nous y fassions une partie ensemble : si tu gagnes, il t'appartient; si tu perds, je gagne une *discretion*. — Apporte-le que je le voie. » [P. 84.] Le vizir l'envoya chercher et le mit sous les yeux du Chrétien, qui s'écria en se signant : « Je n'aurais jamais cru qu'un échiquier pût être si admirablement travaillé! » Puis, se tournant vers Ibn 'Ammâr : « Et que disais-tu donc? » Le Musulman répéta les conditions qu'il avait indiquées : « Non, dit Alphonse, je ne veux pas jouer une *discretion*; j'ignore ce que tu pourrais me demander, peut-être quelque chose que je serais hors d'état d'accorder. — Je ne jouerai pourtant pas dans d'autres conditions, » repartit Ibn 'Ammâr, qui fit renvelopper et emporter l'échiquier. Le vizir cependant révéla, sous le sceau du secret, à quelques courtisans chrétiens qui avaient sa confiance la demande qu'il se proposait d'adresser au prince, et obtint leur concours par la promesse de sommes importantes. Or l'idée de l'échiquier hantait l'imagination d'Alphonse, qui consulta ses favoris sur la condition que voulait lui imposer Ibn 'Ammâr : « C'est peu de chose, répondirent-ils; si tu gagnes, tu deviens possesseur d'un échiquier plus beau que celui de n'importe quel roi; si tu perds, qu'est-ce que peut

demander ton adversaire qu'un roi comme toi ne puisse accomplir? Et s'il venait à exiger une chose impossible, ne sommes-nous pas prêts à nous mettre de ton côté pour lui faire entendre raison? » Ils insistèrent si bien que le roi fit venir Ibn 'Ammâr avec son échiquier et lui déclara qu'il acceptait l'enjeu proposé. Le vizir demanda alors qu'on constituât comme témoins des nobles qu'il cita. Alphonse les fit venir, et la partie s'engagea. Or, nous l'avons dit, Ibn 'Ammâr était d'une force telle que personne en Espagne ne pouvait le gagner, de sorte que, cette fois encore, et sous les yeux de la galerie, il battit complètement son adversaire, qui ne put faire un seul coup. L'issue de la partie n'étant plus douteuse : « C'est bien, dit Ibn 'Ammâr, une discrétion que j'ai gagnée? — Sans doute; qu'est-ce que tu demandes? — Que tu quittes ce territoire et que tu rentres dans tes états! » Alphonse pâlit et devint la proie d'une vive agitation : « Voilà, dit-il entre autres choses à ses favoris, une demande comme je craignais que ne me fit cet homme; et c'est vous qui me rassuriez! » Un moment même, il se demanda s'il tiendrait parole et ne continuerait pas à se porter en avant; mais son entourage lui remontra la honte d'une pareille trahison, émanant du plus grand roi chrétien du temps, et insista si bien qu'il finit par se calmer. Il exigea cependant que, cette année-là, le tribut ordinaire fût doublé; Ibn 'Ammâr s'empressa d'acquiescer et fit verser la somme demandée, de manière à obtenir sa retraite. C'est ainsi que, grâce à la prudence et à l'habile conduite du vizir, [P. 85] Dieu sut mettre les musulmans à l'abri de la violence chrétienne. Ibn 'Ammâr rentra alors à Séville, auprès de son maître, qu'il trouva enchanté de cet heureux résultat.

Mo'tamid fut ensuite pris de l'envie de se rendre maître de Murcie, autrement nommée Todmîr, et de son territoire, qui avaient été conquis par Aboû 'Abd er-Rah'mân Moh'ammed b. Tâhir et étaient gouvernés par lui. Il équipa donc un corps de troupes considérable avec lequel

Ibn 'Ammâr se chargea d'opérer cette conquête et d'expulser Ibn T'âhir ; il deviendrait ensuite, lui promettait son maître, gouverneur des territoires qu'il pourrait conquérir. Le vizir s'empara en effet de Murcie et en chassa Ibn T'âhir, qui chercha un refuge à Valence auprès des Benoû 'Abd el-'Azîz et vécut dans cette ville jusqu'à sa mort.

Après s'être ainsi rendu maître de la capitale des Benoû T'âhir, Ibn 'Ammâr, obéissant à son orgueil et à des tentations diaboliques, songea à conquérir son indépendance et à rester maître absolu de ce pays. L'emploi persévérant de la ruse le fit réussir pour partie, et son autorité fut reconnue par Murcie et les cantons qui en dépendent. Il songeait à tenter quelque chose contre Valence quand éclata un soulèvement dirigé par le Murcien Ibn Rachîk', dont le père était officier dans le corps d'armée (*djond*). Profitant d'une absence qu'avait dû faire Ibn 'Ammâr, Ibn Rachîk' revendiqua le pouvoir suprême avec l'appui du peuple et d'une partie du *djond*. Sitôt qu'Ibn 'Ammâr en fut informé, il se précipita vers la ville, dont il trouva les portes fermées ; il l'assiégea pendant quelque temps avec les troupes qui l'accompagnaient, mais sans pouvoir y pénétrer, de sorte qu'il resta tout désorienté ne sachant que faire ni où aller, car Mo'tamid savait sa rébellion contre lui. Il ne pouvait donc songer qu'à fuir, et il se réfugia à Saragosse chez les Beni Hoûd, à qui sa présence, au bout de quelque temps, devint à charge, car on redoutait son mauvais esprit, et sa conduite à l'égard de son maître, de l'auteur de sa fortune, le rendait odieux. On l'expulsa donc, et alors il se mit à errer chassé d'un territoire dans un autre et poursuivi par la haine des princes, jusqu'à ce qu'il arriva [P. 86] au château fort de Segura, qui est presque imprenable. Ibn Mobârek, qui en était alors le maître, le reçut d'abord très bien, mais au bout de quelques jours il changea de manière de faire et faisant main basse sur lui, il le jeta enchaîné dans une prison. Ibn

'Ammâr lui dit alors : « Tu n'as rien à perdre ; si tu fais savoir aux divers princes d'Espagne que tu m'as en ton pouvoir et que tu es prêt à me livrer, il n'y en a pas un qui ne souhaite me posséder, et tu pourras m'envoyer à celui d'entre eux dont le désir se traduira par l'offre de la plus forte somme ». Ibn Mobârek suivit ce conseil, et en effet, de tous les princes, y compris Mo'tamid, à qui il offrit son prisonnier, il n'y en eût pas un qui ne témoignât le désir de l'avoir. Ibn 'Ammâr dit à ce propos :

[Redjez] « On m'a un matin mis en vente sur le marché et l'on a très diversement estimé ma tête ; mais Dieu m'est témoin que celui qui m'a prisé le plus haut n'a pas gaspillé son argent ! »

Pendant qu'il était dans cette prison, Ibn 'Ammâr demanda un jour un dépilatoire pour procéder à sa toilette, mais on ne put lui en procurer. Il demanda alors un rasoir (*moûsa*), qu'on lui apporta. Il dit à ce propos :

[Modjtatth] « Mon malheur à Ségura est plus grand que tout autre : Hâroûn m'y faisant défaut, je suis resté à demander Moûsa (un rasoir) (1).

Mo'tamid, après avoir envoyé de l'argent et des chevaux à Ibn Mobârek, prit de celui-ci livraison du prisonnier par les mains de gens de confiance qui avaient reçu l'ordre de l'enchaîner et de le surveiller avec le plus grand soin. La petite troupe arriva à Cordoue pendant que Mo'tamid se trouvait dans cette ville, où Ibn 'Ammâr fit l'entrée la plus humiliante et la plus incommode, juché sur un mulet entre deux sacs de paille et chargé de chaînes bien apparentes. D'ailleurs

---

(1) Il y a ici un jeu de mots portant sur les mots Hâroûn et Moûsa (ou Aron et Moïse) : d'une part, le mot Hâroûn, retourné lettre pour lettre, fait *noûrah*, épilatoire, et d'autre part Moûsa (Moïse) peut signifier aussi « rasoir ». On peut comparer les vers cités dans la *نزهة الأَبصار والأسماع*, p. 86, et dans G. de Tassy, *Rhétorique et prosodie*...., 2<sup>e</sup> éd., p. 137.

on avait par les ordres du prince fait sortir toute la population, grands et petits, à l'effet de la faire jouir de ce spectacle. Et autrefois son entrée faisait émoi à Cordoue, les chefs, les principaux et les notables allaient le recevoir, et celui-là était heureux [P. 87] qui pouvait lui baiser la main ou recevoir de lui une réponse à son salut; d'autres ne pouvaient que baiser son étrier ou le pan de son vêtement, et le reste ne pouvait que le regarder de loin sans approcher de lui ! Gloire à Celui qui modifie les situations et fait se succéder les dominations ! C'est ainsi qu'Ibn 'Ammâr, après avoir joui d'un pouvoir solide et d'une haute autorité, entra à Cordoue méprisé, craintif et pauvre, ne possédant que le vêtement dont il était couvert. Gloire à Celui qui le dépouilla des dons qu'il lui avait faits, qui le priva de ce dont il lui avait donné la jouissance !

Le trait suivant, raconté par l'un de ceux qui étaient préposés à sa garde, prouve combien il avait l'intelligence déliée et la conception vive. « Quand, dit cet homme, nous fûmes assez près de Cordoue pour être vus de la population, un cavalier se porta rapidement vers nous, et Ibn 'Ammâr, sitôt qu'il l'aperçut, enleva la mousseline du turban qui couvrait sa tête. Le cavalier nous ayant rejoints regarda notre prisonnier, puis marcha dans le rang avec nous. Nous lui demandâmes alors la cause de sa venue : « C'était, répondit-il, pour exécuter ce qu'a fait cet homme avant que j'aie pu arriver jusqu'à lui. » Cette réponse nous apprit qu'il avait reçu l'ordre d'enlever son turban à Ibn 'Ammâr. »

L'ex-vizir fut amené, dans l'état que nous avons dit et chargé de chaînes, auprès de Mo'tamid, qui se mit à lui énumérer tous les bienfaits et les faveurs dont il l'avait comblé. Ibn 'Ammâr, les yeux baissés, garda le silence jusqu'à ce que le prince eût terminé; puis il lui répondit entre autres choses ceci : « Je ne nie rien de tout ce que vient de dire Notre Seigneur, que Dieu garde ! Me fût-il possible de nier, les choses inanimées elles-

mêmes joindraient leur témoignage à celui des êtres doués de la parole et déposeraient contre moi ; j'ai péché, pardonne-moi ; j'ai failli, fais-moi grâce ! — Non, non ! s'écria Mo'tamid ; de telles fautes ne se pardonnent pas. » Il lui fit descendre le fleuve jusqu'à Séville, où le prisonnier fit son entrée dans le même accoutrement qu'à Cordoue. On le renferma ensuite dans une chambre (*ghorfa*) au-dessus de la porte du *K'açr Mobârek*, palais de Mo'tamid qui existe encore de nos jours (1). C'est là que sa captivité se prolongeant, il écrivit des *k'acîda* qui, 'adressées au destin, eussent fait fléchir sa rigueur, adressées à la voûte céleste, eussent arrêté sa rotation, mais qui ne furent que des charmes sans efficacité, des invocations inexaucées, des amulettes sans utilité'. En voici un extrait : [P. 88]

[T'awil] Que tu pardonnes, et ton caractère en paraîtra plus magnanime et plus doux ; que tu châties, et tu ne manqueras pas d'évidentes et sérieuses excuses. Mais s'il y a plus de mérite à prendre l'une de ces deux résolutions, tu pencheras pour celle qui se rapproche le plus de Dieu. Exerce à mon égard toute la miséricorde qui est en toi, sans écouter mes ennemis ni te rendre à leurs instances réitérées ; car j'ai l'espoir qu'il y a en toi autre chose que ce qui peut faire la satisfaction et l'orgueil de mon ennemi. Et pourquoi non ? J'ai été un serviteur aimant, et je puis, après un jour d'erreur, le redevenir et le rester. Je l'avoue, j'ai commis de mauvaises actions ; mais ne peuvent-elles donc se réparer ? Au nom de nos (anciens) liens, exerce envers moi une indulgence qui te servira de porte pour pénétrer jusqu'à Dieu ; efface les traces que j'ai laissées dans une voie mauvaise en y soufflant une formule de pardon qui les anéantisse. N'écoute ni les récits ni les conseils des calomniateurs ; un vase ne peut exhâler que l'odeur de ce qu'il renferme. Après le récit mensonger que t'ont fait sur moi les fils d' 'Abd el-'Azîz, plus d'un autre encore parviendra jusqu'à toi. Il n'y a là rien que tu ne saches ; mais alors même que j'irai mieux, ma blessure, bien que soignée, subsistera toujours. Autant dire que je leur souhaite la malédiction divine, à ces gens qui m'ont en face donné à entendre et publi-

---

(1) Sur ce palais, voir plus loin, p. 62 ; *Abbad.* I, 141.

quement proclamé leur joie maligne. *On* rétribuera, disaient-ils, ses œuvres selon leur mérite. — Non, ai-je répondu, *on* oubliera et *on* pardonnera. S'il est vrai que le protégé de Dieu peut employer la violence, il préfère cependant la douceur. De quels crimes mes délateurs peuvent-ils me charger encore en-dehors du seul vrai, que ma faute est patente et bien établie ? Mais cette faute glissera et coulera sur sa douceur, aussi lisse que la pierre au grain le plus fin. Que le salut soit sur lui ! La passion le poussera-t-elle vers moi pour opérer un rapprochement ou l'excitera-t-elle contre moi pour l'éloigner ? Si je meurs, puisse-t-il garder toute sa liberté d'esprit, mais je mourrai en conservant pour lui mon amour attristé ; l'amour que je lui porte me sera un talisman utile, si toutefois la mort se laisse vaincre.

[P. 89] Cette poésie fut adressée à Mo'tamid et lui fut lue en présence d'un homme de Baghdâd, qui blâma le dernier vers : « l'amour que je lui porte, etc., » et demanda ce que cela voulait dire : « Ah ! répondit Mo'tamid, Dieu lui a retiré tout sentiment de générosité et de fidélité, mais lui a laissé toute sa fine et pénétrante intelligence. Ce vers est une allusion indirecte à celui du H'odheylite :

[Kâmil] Contre les étreintes de la mort nul talisman n'a de pouvoir ».

Ibn 'Ammâr ne sortit plus de prison, où Mo'tamid le tua de sa main en l'année 479, dans les circonstances que voici. Il était emprisonné depuis un temps déjà long quand il écrivit le poème que nous avons transcrit, et qui éveilla quelque pitié chez Mo'tamid. Celui-ci, au cours d'une soirée littéraire, se le fit amener enchaîné et commença l'énumération de toutes les faveurs, de tous les bienfaits dont il l'avait comblé. Sans tenter un mot de réponse ou d'excuse, Ibn 'Ammâr se mit à pleurer ; il embrassa les genoux de son maître et tâcha de l'attendrir par des cajoleries et par les mots qu'il croyait les plus propres à exciter sa pitié. Il y réussit en partie, car Mo'tamid, impressionné par le souvenir de ses an-

ciens services et de son respect d'autrefois, prononça des paroles qui impliquaient un pardon indirect, mais non exprès, puis il le fit réintégrer dans sa prison. Ibn 'Ammâr écrivit aussitôt ce qui venait de se passer au fils de Mo'tamid, Er-Râd'i billâh (1), qui reçut cette lettre dans un moment où il avait auprès de lui plusieurs vieux ennemis du vizir déchu. Râd'i, après avoir pris connaissance de la lettre, leur annonça la prochaine mise en liberté d'Ibn 'Ammâr. « Et comment, seigneur, peux-tu savoir cela ? — Voici la lettre où Ibn 'Ammâr m'annonce la promesse que lui en a faite notre seigneur Mo'tamid. » Les assistants témoignèrent alors une joie qui n'était nullement dans leurs cœurs, [P. 90] et quand ils furent sortis de chez Râd'i, ils divulguèrent méchamment le récit d'Ibn 'Ammâr en y ajoutant des infamies que je me garderai bien de rapporter ici. Ces bruits parvinrent à Mo'tamid, qui fit demander à son prisonnier s'il avait informé quelqu'un de leur entretien de la veille. La réponse fut une négation formelle. Le prince lui renvoya son messenger : « Des deux feuilles de papier que tu avais demandées, l'une t'a servi à écrire la k'açîda que tu m'as adressée ; qu'est devenue l'autre ? » Elle lui avait, prétendit-il, servi pour la mise au net du poème. — « Eh bien ! fit répondre Mo'tamid, remets-moi le brouillon. » Ibn 'Ammâr, cette fois, ne sut plus que dire. Alors Mo'tamid furieux saisit une hache à deux tranchants et se précipita vers la chambre où était renfermé son ancien ami. Celui-ci comprit que sa dernière heure était venue ; il se traîna péniblement, tout chargé de chaînes, jusqu'aux pieds de Mo'tamid, qu'il embrassa. Mais celui-ci, sans se laisser fléchir, le frappa de la hache dont il était armé et ses coups ne s'arrêtèrent que quand la victime eut perdu toute chaleur. Alors seulement Mo'tamid se calma ; il fit ensuite laver et ensevelir le cadavre sur lequel il prononça les dernières prières et

---

(1) Ce fut à Rachîd, selon l'*Hist. des Mus. d'Esp.*, IV, 185.

qu'il fit enterrer dans le Palais Béni (*K'açr mobârek*).

Telle est la substance de ce qui nous est parvenu relativement à Ibn 'Ammâr, autant du moins que ma mémoire m'a servi.

Pendant tout son règne, Mo'tamid ne cessa d'être aidé par le sort, assisté et secouru dans tous ses désirs par la fortune; aussi parvint-il à réunir sous son autorité plus de provinces d'Espagne qu'aucun de ses prédécesseurs, je parle des conquérants (1); des villes dont la résistance avait lassé d'autres princes, qui n'avaient rien pu contre elles, se soumirent à lui; et son pouvoir s'étendit jusque sur Murcie, autrement nommée Todmîr. De là à Séville il y a environ douze journées de marche, et dans cette étendue de pays se trouvent de grandes villes et de grosses bourgades. Il s'empara de Cordoue, d'où il chassa Ibn 'Okâcha le mardi 22 çafar 471, puis il retourna à Séville; [P. 91] il avait autrefois laissé comme gouverneur de cette ville son fils aîné 'Abbâd, surnommé Ma'mouîn (2). Ce prince avait reçu le nom d'Abbâd de son grand-père Mo'tad'id, du vivant de qui il était né, et qui lui disait en le tenant embrassé: « O 'Abbâd, que ne puis-je savoir qui, de toi ou de moi, sera tué à Cordoue? » Ce fût 'Abbâd qui y périt du vivant de son père Mo'tamid, l'année où cette ville échappa au pouvoir de la dynastie 'Abbâdide.

En 479, Mo'tamid traversa la mer et se rendit dans la ville de Merrâkech pour y aller solliciter le secours de Yoûsof b. Tâchefîn contre les Roumis (3). Il y fut parfaitement reçu et traité des plus honorablement; il exposa ensuite qu'ayant à combattre les chrétiens, il

---

(1) C'est-à-dire des Moloûk et-t'awâ'if.

(2) Ibn 'Okâcha s'était emparé de Cordoue par trahison et y avait massacré 'Abbâd (*Mus. d'Esp.*, IV, 157-162). J'ai, par suite, introduit dans la traduction un plus que parfait en remplacement du prétérit qui figure dans le texte.

(3) Il y a probablement ici confusion entre les deux expéditions de Yoûsof (*Mus. d'Esp.*, IV, 200).

venait demander au Prince des Musulmans de lui accorder à cet effet des secours de cavalerie et d'infanterie. Yoûsof s'empressa d'acquiescer à cette requête, en ajoutant qu'il était lui-même appelé le premier à défendre la religion et que, sans confier ce soin à personne, il voulait s'en charger lui-même. Mo'tamid regagna alors l'Espagne, enchanté de l'accueil fait à sa demande par le souverain Africain, car il ne savait pas que cette démarche serait la cause de sa perte et que l'épée qu'il faisait dégainer et dont il attendait du secours se tournerait contre lui. Les choses se passèrent comme le dit Abou Ferâs (1) :

[T'awîl]. L'homme qui cherche de l'aide ailleurs qu'auprès de Dieu ne retire que du dommage de choses qui semblaient devoir lui profiter. C'est ainsi que H'anfâ causa la mort de H'odhayfa, alors qu'il voyait dans cette jument un secours pour les cas difficiles (2).

Yoûsof b. Tâchefîn se prépara donc, au mois de djomâda I de cette année, à passer en Espagne; il appela à le suivre tous ceux qu'il put décider parmi les officiers et chefs militaires, ainsi que parmi les chefs des tribus berbères, si bien qu'il réunit environ sept mille cavaliers et un nombre considérable de fantassins. Ce fut avec ces troupes qu'il s'embarqua de Ceuta pour Algéziaras. Mo'tamid entouré de ses principaux courtisans se porta au-devant de lui et lui rendit plus de témoignages d'honneur et de respect que ne s'y attendait Yoûsof; celui-ci ne croyait pas qu'on pût trouver chez aucun roi tous les présents, toutes les richesses, toutes les provisions que lui envoya son hôte. [P. 92] Ce fut là ce qui lui suggéra

---

(1) Abou Ferâs H'ârith b. Abou l-'Alâ Sa'id Hamdani, † 357, était contemporain de Motenebbi et est regardé comme lui étant supérieur (*Chrest.* de Sacy, I, 37, 499; Freytag, *Selecta ex historia Halebi*, 134; Ibn Khallikân, I, 366).

(2) Allusion à un épisode de la guerre de Dâhis. H'odhayfa montait la jument H'anfâ, grâce aux traces de laquelle on parvint à retrouver et à tuer son cavalier. (C. de Perceval, II, 430 et 455).

pour la première fois le désir de se rendre maître de l'Espagne. Il quitta ensuite Algéziyas à la tête de ses troupes et se dirigea vers l'est de l'Espagne, sans vouloir accepter l'offre que lui faisait Mo'tamid de passer d'abord quelques jours à Séville pour s'y remettre des fatigues du voyage : « Je suis venu, répondit-il, pour combattre les ennemis de la foi, et c'est vers eux que je veux diriger mes pas ». Alphonse, qui était alors occupé à assiéger le château musulman d'Aledo (1), leva le siège quand il apprit le débarquement des Berbères et rentra dans ses États pour y réunir de nouvelles troupes. Yoûsof s'était dirigé vers l'Est pour porter secours aux assiégés et aussi pour rétablir la paix entre Mo'tamid et Ibn Rachîk', qui s'était emparé de Murcie et dont nous avons déjà parlé à propos d'Ibn 'Ammâr. Grâce à lui, un arrangement intervint aux termes duquel Ibn Rachîk' consentit à sortir de Murcie moyennant une somme d'argent que lui paya Mo'tamid et sa nomination comme gouverneur à un poste très important dans la région de Séville. Cette convention fut mise à exécution.

A mesure qu'il avançait, Yoûsof recevait la visite des princes par le territoire de qui il passait, le prince de Grenade, celui d'Almería, Mo'taçim b. Çomâdih', celui de Valence, Aboû Bekr b. 'Abd el-'Azîz. Près du château fort de Lork'a, Yoûsof fit de ses troupes une revue qui le remplit de satisfaction : « Maintenant, dit-il à Mo'tamid, fais-moi voir les ennemis de notre foi, que je suis venu combattre ». Il se mit alors à manifester son ennui de rester en Espagne et son désir de regagner Merrâkech ; il dépréciait la valeur de ce pays, en disant à chaque

---

(1) Il doit y avoir ici une confusion, car Aledo était entre les mains d'Alphonse VI (cf. aussi Ibn Khâllikân, III, 190 ; *Mus. d'Esp.*, IV, 203). Ce château fort était sur la route qui va de Murcie à Lorca, à douze milles de cette dernière ville. Le nom en est diversement orthographié : on trouve لبيط - البيط - الليط (Merrâk. p. 92 ; *Abbad.*, II, 121 ; *Recherches*, I, 274 n., cf. II, 137 ; Dhâbbi, p. 375).

instant que si la péninsule lui avait paru importante avant qu'il l'eût vue, il trouvait maintenant sa réputation surfaite. [P. 93] Mais il n'agissait et ne parlait ainsi que pour mieux cacher son jeu (1). Mo'tamid, le précédant, se dirigea vers Tolède; de nombreux soldats vinrent de toute l'Espagne le rejoindre; il fit partout proclamer la guerre sainte, et les princes de la péninsule fournirent à Yoûsof et à Mo'tamid tous les secours qu'ils pouvaient donner en chevaux, en hommes et en armes, de sorte que le nombre des musulmans, volontaires ou enrégimentés, montait à vingt mille hommes. Ce fut sur la frontière du territoire chrétien qu'eut lieu le choc des deux armées. Or Alphonse avait rassemblé tous les siens, grands ou petits, et n'avait laissé dans les parties les plus reculées de ses états personne en état de porter les armes; aussi s'avancait-il à la tête d'une armée formidable et avec le désir le plus vif de jeter l'épouvante dans le cœur des Berbères et de les dégoûter ainsi de l'Espagne. Quant aux princes arabes, qui étaient tous ses tributaires, il les méprisait trop pour en tenir compte.

Lorsque les deux armées se trouvèrent face à face, Yoûsof et les siens furent effrayés du nombre de leurs ennemis, de la qualité de leur armement et de leurs chevaux, de leur apparence de force. « Je ne croyais pas, dit Yoûsof à Mo'tamid, que ce porc maudit fût dans de si bonnes conditions. » Il fit adresser aux siens, par des gens qu'il chargea de ce soin, des exhortations et des encouragements, dont l'effet fut d'exciter leur bon vouloir, leur désir de la guerre sainte, leur mépris de la mort, à un point tel que Yoûsof et les musulmans en furent tout joyeux. On était ce jour-là un jeudi, 12 de ramad'ân. Les messagers des deux armées allaient et venaient pour convenir du jour où l'on devait se tenir

---

(1) Le texte porte « il absorbait le lait tout en feignant de ne boire que l'écume » (cf. Meydâni, II, 914.)

prêt pour le combat : « Le vendredi, dit-on alors au nom d'Alphonse, est votre jour consacré ; le samedi est celui des juifs, qui nous servent de ministres et de secrétaires et forment la majeure partie des goujats, dont le service nous est indispensable ; le dimanche est le nôtre. Convenons donc que la bataille aura lieu lundi. » Le maudit ne cherchait, par cette proposition, qu'à tromper les fidèles pour les surprendre ; mais sa ruse échoua. Le vendredi arriva sans qu'il eût été donné, du côté des musulmans, aucun ordre pour le combat, et les fidèles s'apprêtèrent à célébrer la prière solennelle. Yoûsof b. Tâchefîn, comptant sur le respect qu'ont les rois pour leur parole, [P. 94] sortit avec les siens en habits de fête pour célébrer la prière. Mais Mo'tamid fit sangler les chevaux et il se mit en selle avec ses soldats armés, en disant au Prince des musulmans : « Priez, vous autres ; mais moi je n'ai pas aujourd'hui l'esprit tranquille, et je vais me tenir derrière vous ; je crains que ce porc ne médite de nous surprendre. » Or Yoûsof et ses troupes venaient à peine de commencer la première *rek'a* quand ils virent se précipiter sur eux le tourbillon des cavaliers chrétiens commandés par Alphonse, qui avait cru l'occasion favorable. Mais Mo'tamid était posté en arrière avec ses troupes, et il put ainsi rendre ce jour-là un plus signalé service qu'on n'avait jamais vu.

Les Almoravides purent se jeter sur leurs armes et se mettre en selle pour prendre part à la mêlée. Ils montrèrent, aussi bien que leur chef Yoûsof, une ténacité, une bravoure, une solidité que Mo'tamid n'espérait pas d'eux. Les ennemis furent, grâce à Dieu, mis en fuite et poursuivis par les musulmans qui les massacraient de toutes parts ; mais le maudit Alphonse put s'échapper avec neuf de ses compagnons. Ce fut là une des grandes victoires remportées par l'Islâm en Espagne et qui y consolidèrent son pouvoir ; elle eut pour conséquence de forcer Alphonse à renoncer à ses prétentions sur toute la Péninsule, alors qu'il s'imaginait en être déjà le

maître et avoir pour serviteurs les chefs qui y régnaient. Cette bataille, due au pieux concours du Prince des musulmans, et connue sous le nom de Zellâk'a, eut lieu, nous l'avons dit, le vendredi 13 ramad'ân 480 (1); la protection divine se manifesta à l'égard des Espagnols par la main de Yoûsof. Heureuses des résultats, les populations de la Péninsule en tirèrent bon augure et bénirent ce prince; les mosquées et les chaires retentirent du bruit des vœux qu'on faisait pour lui; mais les louanges qui lui étaient adressées dans toutes les parties de l'Espagne ne firent qu'aviver son désir d'en devenir maître. Avant son arrivée, ce pays était à la veille de périr sous le joug des Chrétiens, qui avaient pour tributaires tous les princes musulmans; [P. 95] aussi la victoire dont Dieu favorisa Yoûsof fit-elle que les habitants manifestèrent leur considération pour lui et se prirent à l'aimer.

Il voulut ensuite parcourir la Péninsule sous prétexte de faire un voyage de plaisir, mais en réalité dans un tout autre but. Il mit son projet à exécution et en retira l'avantage qu'il se proposait. Mais cependant il ne cessait pas de témoigner le plus grand respect pour Mo'tamid et de dire hautement : « Nous ne sommes pas autre chose que les hôtes de ce prince, soumis à ses ordres et ne devant rester ici que le temps qu'il fixera ». Au nombre des princes espagnols qui s'étaient attachés au Prince des musulmans et qui avaient acquis le plus d'influence auprès de lui, figurait Aboû Yah'ya Moh'ammed b. Ma'n b. Çomâdih' el-Mo'taçim, d'Almérie, qui était depuis longtemps excessivement jaloux de Mo'tamid, le seul des chefs d'Espagne à qui il en voulait. A plusieurs reprises des lettres grossières avaient été

---

(1) La bataille qui porte le nom de Zellâk'a chez les musulmans, et de Sacralias chez les chrétiens, eut lieu non loin de Badajoz, le 23 octobre 1086, correspondant au 12 redjeb 479 (Ibn Khallikân, III, 190; *Mus. d'Esp.*, IV, 292).

échangées entre eux ; Mo'taçim, dans ses audiences, blâmait et diffamait son adversaire ; mais Mo'tamid n'agissait pas de même, retenu qu'il était par sa courtoisie, sa délicatesse, sa pureté de conscience et le sentiment de sa dignité royale. Ce dernier prince, peu avant le débarquement de Yoûsof, s'était dirigé vers l'est de la Péninsule à l'effet de parcourir son royaume et de se rendre compte de la situation des gouverneurs et des gouvernés. Quand il approcha de la frontière des États de Mo'taçim, celui-ci, entouré de ses principaux courtisans, vint lui rendre visite d'une manière très convenable et l'invita à pénétrer dans son royaume ; mais Mo'tamid déclina cette offre. Après de longues négociations, on convint d'une entrevue qui eut lieu tout juste à la limite des deux territoires, et dans laquelle se fit entre eux une réconciliation apparente. Mo'taçim s'efforça de rendre toute espèce d'honneurs à son rival et étala à profusion, dans les réunions littéraires qu'il organisa, des ameublements et des approvisionnements royaux, [P. 96] pensant par là chagriner et mortifier Mo'tamid ; mais, grâce à la protection divine, le noble caractère de celui-ci n'en fut nullement affecté, et ce prince rentra dans ses États après avoir reçu pendant trois semaines l'hospitalité de son rival.

Immédiatement après cela, il se rendit à Merrâkech, et ses rapports avec Mo'taçim restèrent bons jusqu'à l'arrivée de Yoûsof. Le prince d'Almérie apporta à ce dernier des cadeaux précieux, et sut si bien faire sa cour qu'il devint le principal favori du nouveau venu, qui disait à ses compagnons, en parlant de lui et de Mo'tamid : « Ce sont là les deux hommes de la Péninsule. »

E. FAGNAN.

(A suivre).

